This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III A. 429

BÉRANGER

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

QUARANTE-CINQ LETTRES

DE

BÉRANGER

ET

DÉTAILS SUR SA VIE

publiés

PAR MADAME LOUISE COLET

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
(*A Manuel*, BÉRANGER.)

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

La traduction et la reproduction sont réservées.

1857

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

QUARANTE-CINQ LETTRES

DE BÉRANGER

ET

DÉTAILS SUR SA VIE

PREMIÈRE PARTIE.

Béranger, notre grand poëte populaire, est mort, et c'est dans Paris un deuil ou plutôt un culte pour sa mémoire, qui se manifeste sous toutes les formes. Sa médaille, son buste, son portrait lithographié ou gravé, remplissent les étalages et se vendent dans les rues. Depuis l'effigie artistique jusqu'à la grossière image qui vaut quelques centimes, tous ces portraits sont ressemblants; ils

rendent bien la tête puissante et pensive du poëte et son air d'ineffable bonté. Mais ce n'est pas assez pour le peuple de ressaisir ces traits; il veut encore entendre et garder quelque chose de cet esprit, qui est comme la glorification du sien. Les musiciens ambulants de Paris ont parfaitement compris ce sentiment : il n'est pas une maison d'ouvriers où ne se fasse entendre tous les jours quelque chanson de Béranger. La vielle, l'accordéon et la harpe jouent les airs bien connus, tandis que des chanteurs, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, entonnent avec précision ces chants qui sont la gaieté et la gloire du peuple.

Voilà ce qui a suivi sa mort. Disons ce qui l'a précédée.

Depuis trois semaines, Paris était sous le poids d'une triste préoccupation qui, dans les diverses classes, s'était emparée de tous les esprits : Béranger se mourait! — Il y avait pourtant dans la lente agonie de l'illustre poëte de tels moments de bien-être, d'apaisement, de sérénité philosophique et parfois même d'aimable gaieté, quand il s'effor-

çait d'exprimer encore à ses amis le bonheur qu'il avait à les revoir, qu'on espérait, en le regardant et en l'écoutant, que cette vie glorieuse et universellement aimée nous serait conservée.

Jamais souverain n'a été entouré, aux approches de la mort, des soins empressés, de la sympathie tendre et des hommages douloureux qui ont rempli les trois dernières semaines de cette honnête et noble vieillesse.

C'était un concours unanime d'émotions, et cette foule de Paris, qui est toujours affairée et distraite, n'ayant plus qu'un seul cœur et qu'une pensée, arrivait sans bruit et se pressait chaque soir, recueillie, autour de l'ancien hôtel de Vendôme (5, rue Vendôme), où son grand poëte habitait un petit logement faisant partie des anciens appartements de service. Les jeunes gens des Écoles et les ouvriers entraient dans la cour de l'hôtel et mettaient leurs noms dans des registres déposés sur des tables qu'on avait dressées là.

Durant quinze jours de suite, le sentiment profond et vrai qui poussait chaque soir cette foule ne s'est pas démenti; elle arrivait régulièrement en silence, avec une tristesse respectueuse qui eût

craint de faire monter jusqu'au malade l'écho de son approche; mais il savait, lui, que Paris était ému, il le savait par les amis fidèles qui ne l'ont pas quitté une minute et ont changé en douceurs les angoisses de la mort; puis, dans les derniers jours, il a senti un grand calme, il est sorti de la douleur pour entrer dans la paix. « La lampe qui » s'éteint ne souffre pas. La mort, selon les sau- » vages, est une grande femme fort belle à laquelle » il ne manque que le cœur. »[1]

Parmi ces amis qui entouraient le mourant, il faut nommer le premier M. Perrotin, son fils d'adoption. Béranger était son maître (nous allions presque dire son dieu!); il se fût battu pour le défendre et il aurait voulu se battre pour le disputer à la mort, comme il le fit si glorieusement, bien jeune encore, à la retraite de Moscou; c'était ensuite M. Antier, compagnon de jeunesse du poëte, et qui a traversé la vie avec lui; puis M. Lebrun, de l'Académie française, qui aimait Béranger à la fois comme un père et comme un frère aîné; ensuite M. Arnould, de la Faculté des

1 Chateaubriand.

lettres. Ceux-là veillaient au chevet, de concert avec les femmes qu'on voit toujours attentives auprès des mourants. Elles étaient là cinq, que nous devons nommer, lui prodiguant, quand il souffrait, ces soins qu'ont les mères et les sœurs de Charité, lui souriant quand la vie semblait lui revenir et qu'il avait encore quelques éclairs de sa douce gaieté d'autrefois. Ces femmes étaient Mme Antier, femme de son ami; Mme Vernet, que Béranger avait connue enfant chez de vieilles parentes et qu'il avait mariée; Mme Brissot, si digne du nom qu'elle porte; Mme Arnould, une mère admirable, et Mme de Lacoste, veuve de notre ancien consul aux États-Unis. — Ceux qui venaient chaque jour s'asseoir auprès du fauteuil où le malade reposait mieux que dans son lit, étaient MM. Mignet, Thiers, Cousin, Mérimée, Legouvé, etc.; puis les jeunes, qui se pressaient à la porte pour l'entrevoir encore une fois : Boulay-Paty, Champfleury, Lanfrey, etc.

Dans cette dernière quinzaine, la sœur aînée du malade, pauvre vieille infirme, religieuse au couvent des Oiseaux, est venue le voir; elle le suivra bientôt dans la tombe.

Par un contraste singulier avec l'esprit frondeur du gai chansonnier, il a eu, outre cette sœur, une tante qu'il aimait beaucoup, religieuse aussi, et dont il avait payé la dot de 4,000 francs. La bonne tante mourut quelques jours après avoir pris le voile, et la communauté se fit un point d'honneur de restituer cette dot à Béranger, qui ne voulut point la reprendre. On pourrait citer de lui bien des traits semblables de générosité et de désintéressement.

L'archevêque de Paris a conseillé à la supérieure des Oiseaux d'accompagner la sœur de Béranger auprès de lui; la sœur seule a été admise au chevet du mourant.

Il a reçu deux fois l'abbé Jousselin, curé de Sainte-Élisabeth, qu'il connaissait et avec qui il avait pratiqué la charité. Dans une de ses visites, l'abbé lui dit : « Je suis venu vous apporter ma bénédiction. » Béranger lui répondit en souriant : « A mon tour, monsieur le curé, je vous donne de tout mon cœur la mienne. »

Douze jours avant sa mort, je l'ai vu endormi dans son grand fauteuil vert. Il était enveloppé dans cette robe de chambre de flanelle bleue que tous

ses amis se rappellent. Son large et beau front dénudé reposait sur des oreillers blancs ; son extrême pâleur donnait à ses traits plus de distinction et de noblesse ; il était très-calme, et la régularité de son souffle annonçait qu'il ne souffrait pas ; une bienfaisante potion lui procurait ce sommeil qui fut très-long et sans tressaillement.

Je restai là, le regardant et me souvenant avec un attendrissement profond de tout ce qu'il avait fait pour moi depuis seize ans que je le connaissais ; je songeais à ses encouragements et à ses conseils littéraires, à ses consolations si tendres à la mort de mes enfants, à son affection paternelle et sérieuse qui ne me manqua jamais dans toutes les misères de la vie.

Durant bien des années il vint me voir plusieurs fois, régulièrement chaque semaine ; puis les infirmités qui l'assaillirent par intervalles le forcèrent à diminuer ses visites.

Dans une de ses lettres, écrite le dernier mois de son séjour à Passy, il me disait :

Je vais faire au bois de courtes promenades, mais je ne vais plus à Paris, parce que les courses me font por-

ter le sang à la tête et que le contact de l'air augmente les démangeaisons qui me tourmentent jusqu'à me causer des maux d'yeux, tant mes paupières en sont affectées; sans cela, vous pouvez croire que j'aurais été vous voir et m'informer de vos nouvelles. Voilà ce que c'est que la vieillesse, elle nous ôte tous les plaisirs; il n'est pas jusqu'à mon innocent passe-temps de la rime dont elle semble vouloir me priver; je vous confesserai même (et en votre qualité de muse vous me le pardonnerez) que c'est pour tâcher de me remettre à mes vers que je fuis le monde de Paris. J'en rapporte toujours des impressions qui me jettent hors de la voie où je cherche à rentrer; je ne sais si j'en viendrai à bout. Depuis quelques jours j'ai pourtant un peu d'espoir.

Dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, il y a quelques mois, se trouve ce passage :

Je perds la force de marcher; en vain tenté-je de reprendre mes courses, mes jambes s'y refusent, mes soixante-dix-sept ans commencent à devenir trop lourds à traîner à travers Paris; toutefois, si, comme on me le fait espérer, les forces me reviennent, vous me verrez arriver chez vous un de ces matins pour vous réitérer les remercîments et les éloges que je vous dois.

Mes larmes coulaient silencieuses en le voyant là si pâle, si défait, touchant à la mort. J'aurais voulu déposer sur son large front une caresse d'adieu suprême, je ne le fis que mentalement pour ne pas troubler son sommeil réparateur. Malade moi-même, je m'éloignai avec le pressentiment que je ne le reverrais jamais.

Chaque jour, ceux que j'envoyais vers lui revenaient m'apprendre qu'il se mourait, et chaque jour je me disais que le lendemain je pourrais aller l'embrasser une dernière fois; la souffrance était plus forte que ma volonté. Le 16 juillet, un de mes amis vint me dire qu'il l'avait vu, à deux heures, du seuil de la porte de sa chambre, mais qu'il n'y avait plus d'espoir; le docteur Trousseau avait déclaré qu'il ne passerait pas la journée du lendemain.

— J'irai demain matin, répondis-je, mon cœur me portera.

Hélas! le lendemain, mon cœur me portait au cimetière.

Il était mort le jeudi, à cinq heures du soir; et le gouvernement avait décidé qu'on lui ferait, le vendredi, des obsèques dignes de sa grande

renommée. Je traversai tout Paris et je vis cette immense population tranquille, mais émue comme pour un événement public; on se portait en silence vers le quartier du Marais. Les toitures, les fenêtres des maisons et les trottoirs des rues par lesquelles le convoi devait passer, étaient encombrés d'un peuple recueilli; beaucoup de femmes et de jeunes gens tenaient à la main des couronnes d'immortelles destinées à être jetées sur le corbillard.

Quand j'arrivai devant la maison mortuaire, le convoi en sortait; il se composait : d'une voiture de la cour, dans laquelle se trouvait le général de Cotte, et d'une voiture de la ville de Paris, où était le secrétaire général de la préfecture; puis venait le corbillard, décoré de larmes d'argent et surmonté de trophées qui disparaissaient sous un amas de couronnes d'immortelles et de lauriers. Le deuil était conduit par MM. Antier et Perrotin et par deux cousins de Béranger (seuls parents qu'il eût à Paris), l'un ouvrier imprimeur, l'autre sous-chef de musique [1] dans un régiment d'artillerie. Bé-

[1] C'est mon mari (alors professeur au Conservatoire de musique) qui, à la recommandation de Béranger, fit entrer, en 1844, ce cousin de l'illustre

ranger a été le bienfaiteur de tous deux. — Dans les huit voitures de deuil qui venaient après le corbillard étaient les amis intimes, arrivés à temps à la maison mortuaire.

Je suivis à pied le triste et glorieux convoi jusqu'à l'église Sainte-Élisabeth. — Les chants funèbres la remplissaient lorsque j'y entrai. Le chœur, tendu de noir, était éclairé de ces longs cierges pâles dont la lumière est si triste en plein jour; ils brûlaient autour du catafalque; l'abbé Jousselin officiait.

Nous nous sommes tous retrouvés là, nous qui l'aimions et lui étions une famille intellectuelle : Thiers, Villemain, Mignet, Cousin, Mérimée, Alfred de Vigny, Saint-Marc Girardin,

poëte au Gymnase militaire, dont M. Caraffa est directeur. Je trouve, dans une lettre que Béranger m'écrivait en juin de la même année, le passage suivant, qui prouve avec quelle grâce charmante il obligeait, selon leurs vœux, tous ceux qui s'adressaient à lui. Aux poëtes et aux littérateurs pauvres, il offrait des livres et des conseils plus précieux que des livres; à ce jeune cousin, il donnait l'instrument qui lui était nécessaire : « Dites » au mari, » m'écrivait-il, « que j'ai envoyé mon cousin du Gymnase choisir » une clarinette rue du Bouloi, en se recommandant de M. Colet; j'ai » pensé éviter ainsi de nouvelles démarches au cher professeur. On fait » l'instrument, que M. Klosé (professeur de clarinette) essayera, et mon » jeune homme sera au comble de ses vœux avant la fin de la semaine. »

Cormenin, Reybaud, le baron Larrey, Antony Deschamps, Auguste Barbier, Jules Janin, Louis Jourdan, Arsène Houssaye, Achille Jubinal, Champfleury, Lanfrey, etc., etc. — Quelques-uns des plus chers manquaient, mais leur douleur était présente; ils assistaient en esprit à cette heure des derniers adieux. M. Lebrun était grièvement malade de chagrin; Lamartine, parti pour Saint-Point avant que la maladie de son ami eût atteint un caractère de danger, lui écrivait encore, il y a trois jours, une lettre touchante où il lui disait : « Nous nous reverrons! » Cet espoir n'est plus, hélas! qu'un pressentiment de l'immortalité de l'âme!... Hugo, Quinet et quelques autres ne pouvaient assister à ce deuil, que leur cœur aurait partagé. Scheffer, le peintre et l'ami du poëte mort; Henri Martin, l'un de ses fidèles, étaient en voyage.

On se comptait dans l'étroite église, on se regardait avec angoisse en face de ce cercueil qui emportait tant de vraie grandeur, tant de simple bonté, tant d'élévation naturelle et de fière honnêteté; on sentait que beaucoup de vertu et de patriotisme s'était envolé du milieu de nous avec cette âme!

Rien de douloureusement sinistre comme les chants de mort de l'Église; quel contraste avec les doux et gais refrains du chansonnier! Mais tout à coup, par une heureuse inspiration, l'orgue a fait entendre l'air des *Souvenirs du peuple*, de ce chant immortel qui dans deux cents ans d'ici sera la plus belle légende rimée de la France. La cérémonie religieuse finie, chacun est venu saluer et asperger le corps; les femmes sanglotaient, les hommes avaient les yeux pleins de larmes. La bière a été remontée dans le corbillard et les amis ont suivi dans les voitures de deuil : j'étais dans une de ces voitures.

Parti de l'église Sainte-Élisabeth, le convoi a passé par les rues du Temple, de Bretagne, Vieille-du-Temple, le boulevard des Filles-du-Calvaire, la rue Ménilmontant et la rue de la Roquette. J'ai été frappée sur toute cette étendue de l'attendrissement et du respect de cette énorme population, s'échelonnant par groupes depuis le rez-de-chaussée des maisons jusqu'au faîte des cheminées. Les soldats aussi qui formaient la haie étaient pénétrés d'une tristesse visible en suivant du regard ce mort illustre; ils se rappelaient plus d'un refrain

chanté sous les tentes d'Afrique et sous celles de la Crimée; car Béranger est le poëte de l'armée comme il est celui du peuple. Les officiers et les généraux se sont inclinés devant son corbillard. — Aux abords du cimetière, des acclamations ont retenti : « Honneur à Béranger! » criait-on de toutes parts.

Les voitures seules du cortége sont entrées dans le cimetière; dont les portes se sont refermées. Le convoi a dû s'arrêter au carrefour où se trouvent les tombeaux des maréchaux de l'Empire : Masséna, Lefebvre, Suchet, etc.

Là, le cercueil a été descendu du corbillard et porté à bras jusqu'au caveau de Manuel, où Béranger, dans ses dernières volontés, a demandé d'être déposé. Nous avons tous gravi, au hasard, à travers les tombes, pour chercher le monument.

Cette population de morts qui se heurtent pressés dans ce vaste cimetière, comme la population des vivants dans les rues de Paris, donne une sorte de vertige; ce n'est pas précisément de la tristesse qu'on éprouve, c'est l'immense lassitude du monde, du bruit et de l'encombrement

des êtres qui fait désirer d'ensevelir ses os dans la solitude du désert ou de l'Océan.

Quand, à travers les ronces et les orties qui s'enlacent aux grilles des sépultures, j'ai pu arriver jusqu'à l'entrée du monument de Manuel, tout était fini : on y poussait la bière d'ébène... Je me suis éloignée précipitamment, courbant la tête et recherchant l'image de Béranger, non plus parmi ces pierres aux inscriptions sans nombre, mais dans mon souvenir.

Oublions la poussière de ceux qui ont été, mais gardons précieusement leur esprit.

Cependant les oiseaux gazouillaient, les fleurs embaumaient, le vent courait avec des bruits joyeux sur la cime des rameaux verts des arbres; la nature en fête chantait la bienvenue dans son sein au vieux chansonnier, comme deux mois et demi auparavant elle l'avait chantée au jeune poëte de *Rolla*. En si peu de temps Alfred de Musset et Béranger! deux des plus aimés et des mieux inspirés! C'est un trop grand deuil pour le cœur et pour l'intelligence! Ils sont là tous deux enfouis dans cet amas de tombeaux, où ceux qui les ont chéris auront peine à les retrouver...; ou

plutôt, ils ne sont pas là, ils sont dans leurs livres qui courent de main en main et répercutent, pour ainsi dire, leurs âmes dans toutes les âmes de ce grand Paris, qui se déploie là-bas sous mes yeux à mesure que je descends des hauteurs du cimetière.

La foule attendait aux portes le retour du corbillard; quand il est revenu vide, elle s'est respectueusement partagé les trophées d'immortelles et de lauriers qui le couronnaient; chacun aspirait à en avoir un brin, voire même une feuille, les hommes à leur boutonnière, les femmes à leur corsage.

Ainsi se sont accomplies ces grandes funérailles : sans cris, sans ovation tumultueuse, sans discours retentissants. Il est certain que le peuple a regretté quelque chose : il aurait voulu toucher de plus près son mort adoré; mais lui, Béranger, dans sa tombe, a dû se sentir honoré suivant ses instincts de paix et de douceur; il fut toujours pour ceux qui l'ont connu une image sincère de la modération; tout ce qui était éclat l'effrayait; il aimait pour sa vie les demi-teintes et presque l'obscurité; ce n'était pas calcul de popularité,

comme quelques-uns l'en ont accusé, c'était l'essence même de sa nature. Qu'on en juge plutôt par les deux lettres que je vais citer. Il m'adressait la première le lendemain des funérailles de Laffitte :

Chère Muse,

Je suis bien fatigué encore, mais vous êtes trop bonne de vous être ainsi inquiétée de moi. Vous me donnez des nouvelles du convoi, car nous autres porte-cordons n'avons rien vu à dix pas de nous. Ce que malheureusement je n'ai que trop vu, c'est la sotte ovation qu'on m'a voulu faire à la sortie, ce qui m'a mis dans un assez grand embarras et dans une plus grande colère. Il m'a fallu fuir; on avait dételé les chevaux de la voiture où je m'étais réfugié, auprès de Laffite aîné. Enfin, j'ai pu atteindre un poste de garde nationale, qui m'a mis à l'abri de ce ridicule enthousiasme; une voiture de deuil m'a été envoyée, et des gardes municipaux à cheval m'ont accompagné pour m'éviter le trop grand empressement des gamins. Je suis sensible aux marques de sympathie, mais il ne faut pas qu'elles soient bruyantes et désordonnées; aussi ne puis-je vous dissimuler que j'ai été on ne peut plus touché de la galanterie des autorités militaires, qui, voyant mon embarras, m'ont aidé

à en sortir sans faire acte de violence envers la foule qui avait si étrangement troublé ma douleur.

Je n'irai plus à l'enterrement de mes amis.

Recevez tous mes remercîments et mes amitiés bien tendres. Mille choses au mari.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

31 mai.

En 1848, même boutade et même répulsion pour les clameurs de la foule. Il m'écrivait le 4 mai de cette année :

Chère Muse,

Vous m'avez fait demander des billets pour la Chambre, lorsque moi-même n'avais pas ma carte d'entrée, car je n'avais envoyé ni mon acte de naissance, ni mon adresse ; cette nomination, qui ne me laisse pas d'échappatoire, m'afflige tellement que j'en ai été malade.

Aujourd'hui cependant il m'a bien fallu me rendre à cette Chambre, d'où j'ai été obligé de m'enfuir à cinq heures, avec un mal de tête que le grand air a dissipé en dépit des badauds et des gamins qui me poursuivaient de leurs cris.

Je ne connais rien encore aux usages de ce lieu, qui

n'est pas un sérail, mais dont les détours sont tels, que Lamennais et moi nous nous y sommes perdus aujourd'hui.

Quand j'entendrai quelque chose à tout cela, j'aurai sans doute des billets à votre service. Aujourd'hui vous y eussiez perdu votre toilette, il ne s'agissait que de vérifier nos pouvoirs. Je crois bien qu'après mon départ, on a proclamé la République, car j'ai entendu le canon, et j'étais sorti après avoir signé une courte rédaction qu'on avait mis une heure à formuler.

Je ne sais vraiment plus quand j'aurai le temps de vous aller voir. Mme Récamier, que je vois souvent, prétend que je vous abandonne, et m'en fait des reproches qui sont moins vifs que le regret que j'ai de les mériter.

Je n'ai plus ni temps, ni repos; le sommeil me fuit : voilà ce que j'aurai gagné à la République.

Plaignez-moi donc un peu, et croyez qu'il me sera bien doux de planter là, un de ces jours, mes chers collègues, qui paraissent disposés à s'amuser ensemble.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

4 mai au soir.

On le voit, l'amour de son indépendance et de sa liberté d'esprit l'emportait de beaucoup sur l'amour de la popularité. Il était même d'humeur un peu sauvage, et parfois devenait brusque envers ceux qui voulaient empiéter sur sa solitude et son repos; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toutes les grâces de l'esprit et du cœur, et d'écrire de charmantes lettres, comme celles qu'on va lire, et qu'il m'adressait un jour, de la campagne de son ami M. Bernard, à la Celle-Saint-Cloud, où il était allé passer les derniers jours de l'automne :

Comment vous portez-vous, chère Muse? Les tapissiers ont-ils fini d'arranger votre paradis? Pouvez-vous travailler en repos, et le fameux prologue est-il fini? Moi, je me porte assez bien et mène une vie fort douce ici : il en résulte que j'y prolonge mon séjour. Il se pourrait que je ne retournasse à Passy que lundi ou mardi prochain. Le temps est charmant depuis le lendemain de mon arrivée. Si j'étais poëte descriptif, il y aurait de quoi peindre dans ce pays boisé et accidenté; malheureusement je ne sais que jouir de ce beau paysage, qui, me disait-on hier, avait tellement ravi Ingres, que dernièrement il voulait acheter un terrain dans la position la plus élevée de ces coteaux. Hélas! une partie

de tout cela va disparaître. A un riche propriétaire succèdent d'avides héritiers qui vont faire mettre la cognée dans ce magnifique jardin anglais. Si j'avais seulement trois ou quatre millions, je sauverais tous ces beaux arbres que j'aime tant. Avez-vous cette petite somme à me prêter? donnez, et je vous ferai bâtir une jolie chapelle où vous trônerez avec votre enfant dans les bras, comme une Vierge de Liesse. Votre mari vous fera de la musique, et moi j'irai vous adorer. Quant à ***, nous le ferons sacristain.

Je fais tout ce que je puis pour travailler un peu, mais, nous autres vieillards, nous ne faisons pas tout ce que nous voulons, et je crois bien que je partirai de la Celle riche des vers que je n'y aurai pas faits.

Je voulais vous écrire plus tôt, mais je me figurais mon départ plus prochain et ne voulais pas vous mettre en frais : car ici on n'affranchit pas les lettres. A propos d'économie, croiriez-vous que je ne reviens pas de votre folie d'*album*? Mais, ma chère, il va vous en coûter les yeux de la tête pour cette niaiserie qui, dans dix ans, n'aura peut-être plus aucune valeur. Ce sont des billets de 1,000 francs qu'il faut économiser pour votre fille, et non les signatures des prétendus grands hommes d'une époque de transition, brins de paille jetés sur le fleuve pour en faire mesurer le cours, comme le disait O'Connell en parlant de lui-même. Mais je parle à une sourde;

il y a longtemps que je m'en suis aperçu. Aussi, ne suis-je qu'un sot de vous prêcher. Nous sommes d'âges trop différents pour me faire comprendre de vous, malgré tout ce que vous m'écriviez, il y a quelques jours, d'aimable et d'encourageant pour l'amitié que je vous ai vouée. Je ne vous en sais pas moins gré de votre docilité apparente.

Adieu, chère enfant; ne me répondez qu'à Passy, car les lettres mettent trois jours à venir et à aller d'ici; j'aime mieux trouver votre lettre à mon retour que de la savoir à la Celle.

A vous de cœur et pour la vie.

BÉRANGER.

Jeudi.

J'ai maintenant à parler de ses jugements si profonds et si fins sur plusieurs de ses contemporains, et des ouvrages et chants inédits qu'il laisse; faible consolation pour ceux qui ne l'entendront plus, car si l'écrivain et le poëte étaient grands, l'homme était plus grand encore.

DEUXIÈME PARTIE.

Henri Heine a dit que Béranger et Alfred de Musset étaient, à son avis, les deux seuls vrais poëtes contemporains. Si l'opinion d'un étranger humoriste n'était pas sans valeur en pareille matière, à l'heure qu'il est notre poésie serait morte, et notre double deuil de cette année n'aurait pas de consolation.

Non, la poésie n'est pas morte, quand Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Auguste Barbier et quelques autres vivent, travaillent dans le recueillement, et préparent pour la postérité des œuvres nouvelles. La popularité est rarement la mesure de la gloire, et Béranger le savait bien, lui à qui un profond bon sens et un admirable esprit de justice avaient donné, dans sa vieillesse, un

sens critique très-haut, très-juste et indépendant de toute question de personnalité et d'école.

Combien de fois, lors de la publication de *Jocelyn*, m'a-t-il fait lire et m'a-t-il lu lui-même des passages de ce poëme, dont le souffle élevé l'emportait bien loin des joyeuses régions de la chanson! Séduit par la grandeur du sentiment qui inspire toujours Lamartine, il admirait peut-être outre mesure son œuvre hâtive, mais il l'admirait sincèrement.

Même enthousiasme pour les *Iambes* et le *Lazare* d'Auguste Barbier; et je l'ai entendu s'indigner un jour contre un académicien qui ne connaissait pas les vers de ce poëte, et le plaçait au-dessous d'un candidat académique directeur d'un journal politique.

Quant à Hugo, il sentait l'étendue de sa force, de son inspiration et de sa science de la forme. Son étonnement et son admiration éclataient à chaque nouveau recueil de ce grand poëte, et quelques chants des *Contemplations* ont été une des dernières voluptés de son esprit qui s'éteignait.

Ce qui a séduit incontestablement Henri Heine,

c'est qu'Alfred de Musset, par la tournure hardie et leste de son vers, et Béranger, par la clarté et la rapidité du sien, sont deux poëtes éminemment français, nous dirions volontiers de race gauloise, tandis que les autres procèdent plus ou moins des poésies allemande et anglaise, quoique, à vrai dire, les poëmes philosophiques d'Alfred de Vigny, les ïambes de Barbier et les poésies d'Hugo n'aient pas de filiation.

Béranger se classait lui-même avec une rare perspicacité que le populaire et immense succès de ses vers n'a jamais aveuglée. — « La chanson, disait-il, est un genre secondaire. J'y excelle, soit, mais enfin je ne suis qu'un chansonnier. »

Je me souviens que beaucoup de ses admirateurs s'émurent d'un article que M. de Sainte-Beuve fit sur lui dans l'été de 1849 (je ne crois pas me tromper sur cette date). Cet article plaçait Béranger, dans la hiérarchie universelle des poëtes, un peu au-dessous d'Horace, mais immédiatement après lui. Je vis Béranger le jour même où cet article avait paru ; il me dit, avec son sourire si fin mais si réellement affectueux : « Si dans son article, le célèbre critique n'avait pas méconnu en

moi des sentiments que je mets au-dessus du talent, je serais content de la place qu'il me donne. » Et il entra dans des détails et des appréciations littéraires qui me prouvèrent que ses paroles étaient bien le fond de sa pensée.

Il aspirait à une gloire exquise, et il voyait bien que ses beaux vers travaillés étaient presque étouffés dans le grand nombre de ses improvisations politiques, bachiques et érotiques. Il eût voulu lui-même faire une gerbe choisie de quelques chants immortels : *les Souvenirs du peuple*, *les Bohémiens*, d'où je voudrais n'enlever qu'un seul mot, celui de Plutus; *le Bon Dieu*, *le Roi d'Yvetot*, *la Fortune*, *le Vieux Drapeau*, *les Fous*, où se trouve ce vers superbe :

Un fou qui meurt nous lègue un dieu

le Tombeau de Manuel, qu'il vient de rejoindre, et dont il a dit :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui;

le Vieux Vagabond, *le Dieu des bonnes gens*, etc.; et dans les dix *Chansons nouvelles* (publiées en 1846), cette fraîche et pure idylle de *Claire*, la fille

du fossoyeur. Mais la popularité avait adopté son œuvre entier, et des éditions multipliées le répandaient chaque jour tel quel.

Aux dix chants nouveaux que Béranger a publiés en 1847, on peut juger que sa forme et son procédé poétique ont peu varié; mais il laisse sur Napoléon à Sainte-Hélène une suite de chansons, espèce de *Romanceros* qui, par l'enchaînement, l'intérêt et le pathétique, sont une des plus belles parties de son œuvre. « Je regrette, » dit-il lui-même dans la lettre à son éditeur » Perrotin qui sert de préface aux dix *Chansons* » *nouvelles*, de ne pas vous donner une de mes » chansons inédites sur Napoléon, mais je tiens à » ce que celles-là paraissent toutes ensemble. » Ainsi qu'on le verra dans ses lettres qui vont suivre, il m'a lu un grand nombre de ses chants inédits. Parmi ceux dont le souvenir m'est resté le plus vif, est *la Fille du Diable*, une touchante légende où l'*ange du mal* est racheté par l'amour filial.

L'Apôtre, dédié à M. de Lamennais, me causa quand je l'entendis, une très-forte émotion :

Paul, où vas-tu !

est toujours la reprise du refrain, qui peint l'apôtre en marche à travers l'humanité qu'il veut éclairer et au rachat de laquelle il sacrifie la tentation des richesses et des voluptés de ce monde.

Dans les chansons sur Napoléon et sur l'Empire, j'ai surtout été frappée par celle qui a pour titre : *une Leçon sur l'histoire de France au fils du général Bertrand.* C'est l'empereur à Sainte-Hélène qui raconte à l'enfant attentif les fastes du pays. Il y a là un couplet sur Jeanne d'Arc, d'une grande beauté.

Le Mousse breton est un thème très-heureux : une introduction pittoresque nous montre des paysans et des pêcheurs bretons attendant sur la plage le retour d'un vaisseau ; un mousse débarque et raconte que le vaisseau a touché à Sainte-Hélène, et qu'il a vu le grand homme captif ; on se presse autour de lui, on l'écoute, on l'applaudit.

Mais le plus beau chant, celui qui, je crois, est appelé à produire une profonde sensation, a pour titre : *Madame Lætitia à Rome.* On sait que la mère de Napoléon est morte dans cette ville des grandeurs déchues ; on sait aussi que,

dans sa vieillesse, sa distraction préférée était de filer au rouet. Elle avait encore auprès d'elle une vieille servante corse qui, ne l'ayant pas quittée depuis sa jeunesse, avait assisté à toutes les les gloires et à tous les malheurs de l'Empire. Tournant le rouet, dont le bruit monotone accompagne son chant, la mère de César rappelle à sa fidèle suivante la naissance de son fils, ses jeux dans les montagnes de la Corse, sa venue en France, ses premières batailles, son élévation, sa puissance, son sacre, son mariage, la naissance du roi de Rome, la chute de l'Empire. Mais le fils de Napoléon vit, il peut lui succéder et relever la gloire de sa race! Hélas! non, le fils de Napoléon est mourant, et, tout en filant, la pauvre aïeule attend le retour d'un courrier qu'elle a envoyé à Vienne. Au dernier couplet, le messager revient: l'enfant est mort! La main de Mme Lætitia abandonne le rouet; le chant finit.

On comprend tout le pathétique de cette composition, et nous croyons que la beauté des vers égale dans ce chant la beauté du sentiment. Le refrain, qui souvent nuit aux récits poétiques de Béranger, ajoute à celui-ci, de même que dans

les Souvenirs du peuple et dans *l'Apôtre*, quelque chose de pénétrant et de fougueux qui emporte l'esprit. Je ne pousserai pas plus loin l'analyse des chants inédits que le grand poëte m'a lus, le public les connaîtra bientôt. Ce serait les déflorer que d'insister davantage.

Béranger a écrit aussi quelques portraits et études de contemporains, d'une finesse et d'une profondeur psychologiques qui rappellent la Bruyère. Le style en est ferme et bref. On verra dans ses lettres qu'il m'a parlé deux fois de cet ouvrage. On a prétendu que, dans les deux dernières années de sa vie, il avait brûlé ce livre que lui seul pouvait écrire avec cette indépendance de vues et de situation que lui seul avait. Les jugements qu'on va lire, sur quelques hommes de notre temps, feraient regretter à jamais qu'il eût détruit un ouvrage de ce genre.

Ma connaissance avec Béranger commença par correspondance. Après la publication de mes premiers vers, il m'écrivit de Tours, qu'il habitait. Je le vis aussitôt qu'il quitta la Touraine pour Paris, et dès le premier jour il me témoigna une bonté paternelle qni ne s'est jamais démentie. Je re-

trouve, de l'année 1842, deux lettres écrites de Passy encore un peu cérémonieuses; mais à la fin de cette même année j'étais devenue *sa chère Muse* et *sa chère enfant*. L'année 1844 nous lia tout à fait, car tandis que j'étais malade il vint chaque jour me voir à Paris, et me donna les meilleurs conseils pour la composition de mon poëme sur Molière. De 1847 à 1848, il s'intéressa beaucoup à la composition d'un drame[1] que je fis sur la Révolution. Au moment où les journées de Février éclatèrent, je lisais ce drame à Mlle Rachel, qui habitait alors près de la porte Maillot. Béranger vint chez moi comme on faisait les premières barricades, et ne me trouvant pas il y revint le lendemain. Je me souviens que Mlle Rachel et moi avions traversé la veille, pour rentrer à Paris, des groupes armés, pleins d'ardeur, et qui chantaient *la Marseillaise*. — Mlle Rachel, gagnée par l'enthousiasme du peuple, entonna le chant de Rouget de l'Isle dans la voiture qui nous ramenait. Elle y mit cette expression superbe qui plus tard la fit tant applaudir au théâtre. On sentait dans

1 Il avait pour titre : *une Famille en* 1793, et fut publié par la *Presse* en 1849.

l'air comme un grand souffle d'espérance qui emportait tous les jeunes esprits. Béranger me trouva rayonnante et entraînée par ce courant. Mais lui, qui avait vu 1830, me dit avec un air de doute qui me blessa presque : « *J'ai bien peur qu'on nous ait fait dégringoler l'escalier qu'il fallait descendre.* » J'écrivis ces paroles le soir même.

J'habitai Passy durant tout l'automne de 1848, et là je vis plus souvent encore mon vieil ami, qui était devenu mon voisin. Je connus mieux aussi Mme Judith, cette fidèle amie de Béranger, son aînée de trois ou quatre ans, et qui est morte deux mois avant lui. Elle avait dû être fort belle. Sa main était aristocratique et ses manières très-distinguées. Elle portait presque toujours une robe brune en laine ou en soie, et un bonnet de dentelle très-seyant. Elle avait un tact parfait et beaucoup de justesse d'esprit, reflet sans doute de l'intelligence du poëte; quoi qu'il en soit, quand Chateaubriand et, plus tard, Mme Récamier venaient s'asseoir dans ce petit salon que son fauteuil et celui de Béranger remplissaient presque, celle qui avait inspiré le chant de *la Bonne Vieille* les recevait avec un bon goût et une

aisance qu'une femme du noble faubourg n'aurait pas surpassés.

En 1849, Béranger quitta Passy pour aller demeurer rue d'Enfer, derrière l'Observatoire. Là encore, le hasard me fit presque sa voisine.

Par une belle soirée d'août, j'allais le voir après mon dîner. Le boulevard Mont-Parnasse était en fête ce jour-là; déjà l'orchestre d'un bal d'étudiants faisait entendre ses accords, et les *carabines* pimpantes, sous le bras des *carabins*, arrivaient par groupes dans le jardin fleuri dont j'apercevais les bosquets. Je n'aime pas la vue de ces légère amours malsaines, qui commencent par la danse et finissent par l'hôpital ou l'abandon; mais ce soir-là, il y avait dans l'air tant de parfums, de pourpre du soleil couchant et de musique folâtre, qu'on se laissait gagner par la gaieté apparente de ces pauvres filles, dont le bonheur et même le plaisir n'ont pas de lendemain. J'arrivais chez Béranger sous l'impression joyeuse que m'avaient communiquée les couples dansants en passant près de moi.

— Savez-vous, lui dis-je en riant, que vous êtes ici dans un voisinage très-dangereux?

— Oui, répliqua-t-il, la *Closerie des lilas!* Il y a fête ce soir.

Béranger avait, ce jour-là, à dîner M. Antier, M. Arthur Arnould, fils de son ami, Mme de Lacoste et Mlle Fanny (aujourd'hui Mme Vernet). Quand l'heure de nous séparer arriva, il fut décidé qu'on viendrait me reconduire, ainsi que Mme de Lacoste, qui demeurait aussi dans le faubourg Saint-Germain. Je donnais le bras à Béranger; nous passâmes devant la *Closerie des lilas.* Le bal etait alors en plein mouvement; l'orchestre jouait avec frénésie.

— Sont-ils heureux d'être jeunes! dit Béranger.

— Si nous entrions, ajouta en plaisantant M. Antier.

— Oh! oui, entrons, m'écriai-je; je n'ai jamais vu de pareille fête, et je suis bien curieuse de savoir ce que c'est.

Ces dames furent de mon avis; nous abaissâmes nos voiles et nous entrâmes en riant comme des folles. Béranger paya au contrôle avec gravité; les marchandes de fleurs nous poursuivaient bouquets en main; je m'appuyais toujours au bras du poëte, un peu tremblante de notre audace.

La première personne que j'aperçus fut un élève de mon mari. Nous parcourûmes d'abord les allées les plus solitaires et les plus éloignées de la salle de verdure où l'on dansait.

Béranger nous dit avec gaieté :

— Puisque nous sommes entrés, j'entends vous payer des glaces.

— Des glaces ! répliqua le jeune Arnould, nous n'en trouverons pas une à la *Closerie des lilas* ; c'est tout au plus si nous pourrons avoir de la limonade gazeuse.

— Va pour la limonade gazeuse, dit l'aimable vieillard. Garçon, beaucoup de limonade gazeuse et des croquets !

Nous nous croyions parfaitement à l'abri sous notre tonnelle en treillis, d'où nous apercevions les danses échevelées. Mais, tout à coup, un beau jeune homme en jaquette de velours noir passa : c'était un secrétaire d'Augustin Thierry ; il reconnut Béranger, qu'il avait vu plusieurs fois chez l'illustre historien. Il le salua, et aussitôt son nom circula de groupe en groupe et remplit bientôt tout le jardin, mêlé à des hourras retentissants.

— Ah ! dis-je à Mme de Lacoste, nous voilà découvertes.

— On ne prend pas plus garde à nous que si nous n'existions pas, répondit-elle ; toute l'attention se porte sur Béranger.

En effet, Béranger était le point de mire de tous les yeux, toutes les voix s'élevaient pour l'acclamer et tous les bras se tendaient pour l'étreindre. Bientôt ce fut une avalanche de fleurs et de jeunes filles, à l'ensevelir ; les plus jolies *Bernerettes* de l'endroit grimpèrent littéralement sur lui. L'une lui embrassait les cheveux, l'autre les mains, l'autre le visage ; on déposait sur ses genoux une charge de bouquets qui s'amoncelaient en forteresse odorante autour de lui. Cependant l'orchestre joua les airs des plus célèbres chansons de Béranger. Alors le délire fut à son comble, les acclamations tonnèrent et firent accourir les sergents de ville. Les accolades des hommes succédèrent à celles des femmes. Un grand nègre faillit étouffer Béranger, il l'embrassa en s'écriant : « Au nom des colonies ! » — Le vieux poëte semblait un peu las de cette scène prolongée. J'en étais, pour ma part, très-divertie et pourtant attristée. Toutes ces jeu-

nes filles paraissaient chétives et maladives, il y avait quelque chose de fébrile et de convulsif dans leur joie bruyante. Elles escortèrent Béranger jusqu'à la sortie, où, grâce aux sergents de ville, nous pûmes arriver, sans trop de lutte, sur le seuil. Là, se firent les adieux des grisettes et du poëte. Elles forcèrent Béranger à accepter les fleurs de leurs bouquets, flétries, mais odorantes encore. Le chansonnier les remerciait avec effusion. Il sentait qu'il y avait là, enfouis et détournés, de bons cœurs et de charmants esprits. Nous trouvâmes à la porte, debout et solennel, le chef de l'établissement, qui, à son tour, félicita Béranger et nous accompagna jusqu'à la rue de l'Ouest. Quelques jours après, il alla voir le grand poëte et lui offrit une lithographie commémorative de la soirée de la *Closerie des lilas*. Tous les journaux racontèrent cette scène diversement et infidèlement. J'ai cru devoir la décrire ici dans tous ses détails, comme peinture de mœurs.

Je pourrais aussi répéter de longues et intimes causeries sur les hommes et sur les choses, avec mon vieil ami ; mais toujours le doute s'élève sur la fidélité de ces conversations écrites et publiées

après que l'un des interlocuteurs n'est plus. C'est ce qui rend les mémoires historiques un témoignage souvent arbitraire. Les lettres seules sont un miroir irrécusable, où celui qui les écrivit se reproduit lui-même. C'est pour cela que sur quelques cents lettres de mon illustre ami, je n'ai pas hésité à donner ici celles ou les fragments de celles qui peuvent le mieux mettre en lumière son cœur et son esprit. Cette part très-restreinte de sa longue correspondance avec moi suffira pour bien faire comprendre sa bonté et sa *charité*, charité inépuisable, active, courageuse, qui s'exerça sous toutes les formes.

Le grenier du pauvre l'a vu plus souvent que le grenier de *Lisette*. Il a chanté ses amours, mais il a toujours caché les aumônes et les consolations qu'il répandait sur tous ceux qui souffraient.

Sa charité redoubla après le 2 décembre. On le rencontrait alors chaque jour (malgré sa force défaillante qui trahissait son grand cœur), se dirigeant vers les ministères : il allait solliciter avec instance pour les autres, lui qui jamais n'avait rien sollicité ni rien accepté pour lui-même.

Il obtint la grâce d'un grand nombre de proscrits; il fit ouvrir la prison du fabuliste Lachambeaudie; il intercéda pour Mme Pauline Roland, qui fut rappelée d'Afrique.

En 1850, il avait quitté la rue d'Enfer pour aller habiter, dans le quartier Beaujon, une maison voisine de celle où demeurait son ami Lamennais. Il resta là plusieurs années, puis alla loger rue Vendôme, où il vient de mourir.

L'éloge de Béranger, comme homme de bien et comme grand citoyen, peut se résumer dans l'exemple que sa noble et inaltérable vie de probité et de désintéressement a donné à ses contemporains. Durant cinq règnes où pas un homme célèbre n'a reculé, à une heure dite, devant la tentation de la fortune et des honneurs, lui qui pouvait aspirer à tout, seul il a tout refusé. En 1830, en 1848 et sous le nouvel Empire, auquel ses chants ont été de si puissants auxiliaires, les événements et l'intérêt même des pouvoirs nouveaux le portaient à ce qu'on appelle le premier rang. Rien ne l'a tenté, rien ne l'a ébloui; il a repoussé l'or qui achète la volupté et agrandit le cercle des jouissances. Il a été un voluptueux! dit-on. Oui, mais

comme l'est la jeunesse, qui est sensuelle et naïve par expansion et non par système ; il a été épicurien, mais épicurien surtout de sentiment de repos et d'indépendance. Personne n'a vécu de moins que lui, il avait même réduit la médiocrité d'Horace. Il comprenait l'imagination dans les arts, mais il la redoutait dans la vie, comme un écueil qui presque toujours fait échouer la conscience.

Quel que soit le jugement que la postérité portera sur ses chants, elle dira qu'il n'a célébré que les grandeurs tombées, que la gloire de la France, que les souffrances du peuple. Voilà pourquoi le peuple l'aime et l'honore, car il a vu couler cette vie sans reproche comme un courant vivifiant à travers les miasmes des eaux stagnantes de l'égoïsme et de l'intrigue.

Maintenant, nous le laisserons se peindre lui-même :

Voyez, Madame, quel avantage il y a pour un vieillard à être loué par une jeune et belle Muse. Sans les vers si flatteurs que votre bienveillance m'a adressés, votre éditeur inconnu m'oubliait dans la répartition de

son chef-d'œuvre typographique [1]. Ma pauvre bibliothèque en est peu digne, il est vrai; mais j'ai été du métier [2], et j'admire ce magnifique volume. Pourtant, Madame, rien ne sied à une jolie femme comme le déshabillé, et rien ne vaut le petit format pour un poëte qu'on aime, qu'on lit et relit, qu'on veut feuilleter sans cesse; et vous êtes de ces poëtes-là, Madame : aussi, le premier moment passé, et voulant relire ceux de vos vers que j'ai déjà admirés et faire connaissance avec plusieurs de vos œuvres que je ne m'étais pas encore procurées, j'en ai presque voulu à votre galant éditeur de tout le luxe de son riche hommage. A grand effort de bras j'y suis parvenu, et si l'admiration pour votre talent est un titre suffisant pour posséder l'un des vingt-cinq exemplaires de vos poésies, soyez sûre, Madame, que celui que j'ai reçu ne pouvait tomber en des mains plus dignes. J'aime ce qu'il y a de chaleur, de force, d'abondance dans votre généreux esprit. Vous possédez ce courage de pensée qui a manqué trop souvent aux supériorités poétiques dont s'honore votre sexe. La franchise de votre expression semble être un gage de celle de votre caractère, et ce serait plaisir de vous voir

1 Il s'agit ici d'une singulière et magnifique édition de mes poésies qui fut faite pour le docteur Q..., en 1842, et tirée seulement à vingt-cinq exemplaires.

2 Béranger avait été, dans sa jeunesse, compositeur d'imprimerie.

employer cette verve énergique à réprimer un peu l'orgueil de notre sexe et à venger le vôtre de toutes nos sottes prétentions. On peut sans attaquer le mariage s'élever contre les lois qui *régissent la matière*, comme disent les jurisconsultes : c'est une mission digne de vous et de votre beau talent. Ce qu'il y a de sentiments vertueux dans votre âme saura vous indiquer la borne où il convient de s'arrêter : que de beaux vers il vous reste encore à faire, Madame! Mais, à propos de vers, si j'osais, je vous dirais que vous donnez parfois un démentià ce mot prêté à Buffon : « Le génie n'est que l'aptitude à la patience. » Ne manquez-vous pas un peu de cette patience dont vous devriez avoir tant, si le mot est juste? Le vers français exige un travail lent et réfléchi dont peu de femmes ont été capables; et, dois-je le dire? il m'a semblé que dans quelques passages de vos œuvres vous avez manqué un peu de cette patience qui, si elle n'est pas le génie, est au moins un de ses meilleurs instruments.

Vous allez me trouver bien hardi de vous régenter, moi, pauvre petit chansonnier; mais, Madame, puisque vous flattez les vieillards, vous connaissez leur faiblesse : on ne flatte que ceux dont on sent les défauts. Nous autres vieux, nous aimons à faire parade de notre expérience, seule supériorité qui nous reste; pardonnez-moi donc d'en faire montre avec vous, Madame;

vous ne vous tromperiez même pas si vous vouliez voir dans mon observation une preuve de la reconnaissance et du dévouement que vous m'inspirez, et dont je vous prie, Madame, d'agréer l'expression profondément respectueuse.

J'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-humble serviteur.

Passy, 15 mars 1842. BÉRANGER.

Madame,

J'apprends que vous êtes de retour, et je m'empresse d'accomplir un dessein formé le jour où vous m'avez montré, sur les tablettes de votre bibliothèque, mes chansons en petit format : je viens vous les offrir in-octavo, avec gravures [1]. Il est des gens qui ont besoin d'un peu de broderie pour être admis dans la bonne compagnie. Mes chansons ressemblent beaucoup à ces gens-là : elles seront bien fières, Madame, si vous daignez leur faire un gracieux accueil, et surtout si vous les placez non loin des beaux vers qui vous donnent le droit d'être difficile pour les vers des autres.

Agréez, Madame, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués. Votre très-humble serviteur.

Passy, 14 octobre 1842. BÉRANGER.

1 Édition illustrée par Grandville et Raffet.

Chère Muse,

Quand cesserez-vous donc de me donner de l'*illustre!* Vous me connaissez assez maintenant pour savoir que je suis un pauvre vieux bonhomme, fort peu disposé à se croire illustre, en dépit de toutes les illustrations dont on a honoré ses petits vers. Appelez-moi Béranger tout court, comme le font tous mes amis et bien d'autres encore, même parmi les femmes, sans que cela tire à conséquence : j'ai soixante-quatre ans. Ce dont je vous prie aussi, c'est de ne plus m'admirer. Aimez-moi assez pour renoncer à cette petitesse. Vous avez tout ce qu'il faut pour prendre la mesure de vos contemporains et surtout d'un homme comme moi, qui n'ai qu'un talent limité, du sens commun et peu de chose de plus. Trêve donc à l'admiration, ce qui ne m'empêchera pas à l'occasion de vous lire de mes chansons inédites, si cela peut vous amuser.

Vous savez que j'ai fait de longues courses pour voir des malades : eh bien! je suis redevenu malade moi-même; j'étais pourpre dimanche, au point d'effrayer mes amis. On m'a conseillé la saignée; jusqu'à présent je me suis contenté des pieds à l'eau de lessive et de rester encore à la chambre. Je vais mieux, mais il est possible que, dans quelques jours, je recoure aux sangsues. Mais ce ne sera pas vendredi.

Adieu; travaillez, pauvre esclave, et puisse votre

philosophe napolitain[1] vous récompenser de toutes vos peines.

A vous de cœur.

13 mars. BÉRANGER.

Voici une lettre qui prouve une fois de plus son amour de la solitude et du repos. Un de mes compatriotes, fougueux admirateur de Béranger, m'avait priée de le conduire chez le poëte, que j'avertis, par une lettre, de cette visite. Il me fit sur l'heure cette réponse :

Votre lettre me fait peur, vous me menacez de m'amener quelqu'un que je ne connais pas, et c'est là une liberté que je n'ai accordée à aucun de mes anciens amis. Je vous prie donc de n'en rien faire. Vous trouverez cette prière peu polie, mais quand il s'agit de défendre mon bouge, je suis capable de tout. Je me suis étudié à ne prendre jamais sur l'indépendance des autres, pour avoir le droit de faire respecter la mienne. Mme Valmore m'a amené dernièrement deux étrangers; si je n'avais eu crainte de l'affliger, je lui aurais reproché cette inconvenance envers un homme qui aime trop réellement la solitude pour qu'on agisse ainsi avec lui. Quant à vous, chère Provençale ou Méridio-

1 *Campanella*, dont je traduisais les poésies et les lettres.

nale, nature terriblement vive, quant à vous, toutes les fois que je pourrai vous être bon à quelque chose, écrivez-le-moi ou venez me le dire, et je serai à vos ordres.

Je ne me remets pas vite, je n'ai plus de sommeil et je voudrais bien que cela finît.

Tout à vous.

16 avril 1843. BÉRANGER.

Après la mort d'un de mes fils, il m'écrivait :

Pauvre mère,

Je vous plains de tout mon cœur ! quand je me suis présenté chez vous, hier, si j'étais de vos parents ou de vos amis intimes, je me serais permis de pénétrer jusqu'à vous. Je n'ai point de peur de me trouver en face des douleurs vraies et profondes, comme doit être la vôtre et celle de M. Colet, qui me paraît plus tendre père que de coutume nous ne sommes pour les tout petits enfants. Mais mon titre d'ami nouveau m'a empêché d'entrer vous dire la part que je prends à votre perte et à vos regrets. J'irai dans quelques jours vous en porter l'assurance, ainsi qu'à votre mari, et souhaite que vous trouviez assez de force pour triompher de vos souffrances.

Embrassez-bien votre petite fille, si jolie et si bien portante, et croyez-moi tout à vous.

29 septembre 1843. BÉRANGER.

Je vous plains bien, pauvre femme, et si je n'avais attrapé une fluxion sur les yeux, j'aurais été vous voir. Aussitôt que je le pourrai, je porterai mes pas de votre côté. Permettez-moi de vous blâmer un peu d'entretenir votre douleur par des pèlerinages au cimetière. Je conçois le plaisir douloureux que vous y trouvez, mais c'est un sacrifice à faire à votre fille que d'y renoncer. Votre santé est nécessaire pour elle; conservez-la donc et cessez de l'exposer au froid, à la pluie et aux douleurs sans remède.

Vous avez raison de vouloir travailler : veuillez-le bien et vous le pourrez; c'est la distraction qui vous est nécessaire. Je voudrais bien pouvoir vous être utile pour votre œuvre dramatique [1], mais je suis tellement infatué du vieux théâtre et si peu au courant du nouveau, que je crains d'avoir un avis en pareille matière. La connaissance du public est aussi nécessaire que celle de l'art à l'auteur qui veut réussir; et, en supposant que j'aie un peu la seconde, la connaissance de la première me manque complétement, parce que depuis trente ans je ne fréquente plus les spectacles, que je n'ai même jamais beaucoup fréquentés. Malgré tout, je n'en serai pas moins à vos ordres, si vous voulez me communiquer votre sujet et votre plan de pièce. Mais vous êtes prévenue; tenez-vous donc en garde contre mes conseils.

1 *Une Famille en* 1793.

Est-ce parce que vous étiez en train de penser à ce qui étourdit les chagrins, que vous avez lu mes chansons? C'était le cas. Mais vous avez dû y trouver des conseils que je ne vous engage pas à suivre. Aux mauvaises têtes, tout est dangereux; on n'ose même leur dire de jouer aux épingles, elles s'y piqueraient les doigts.

Quant à la malice de mon esprit, j'espère que vous ne la redouterez jamais; c'est une enveloppe qui va mieux à la raison qu'on ne le pense, et la raison, dans certaines natures, finit toujours par contribuer à l'expansion de la bonté, ainsi que vous l'observez pour notre pauvre ***, qui, je le vois avec plaisir, rentre un peu en grâce auprès de vous.

Que vous êtes bonne, vous-même, de vous servir avec moi du mot de fraternel. Que ce mot ne peut-il me faire oublier mon âge! Je voudrais bien être votre frère; mais, en procédant par des filles, je pourrais être votre grand-papa : c'est donc une amitié filiale que vous me devez et que je serais fier de mériter.

Adieu, ma petite-fille; faites mes amitiés à votre mari et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

20 octobre 1843.

M. Colet m'est venu voir hier, et il m'a conté des choses qui m'ont vivement touché. Il s'agissait des

commencements de sa carrière musicale, où tant de déceptions se sont réunies pour mettre son courage à l'épreuve. Il m'en a parlé de façon à me faire désirer de devenir directeur d'un théâtre chantant.

Aujourd'hui, je reçois une lettre de Mme Scribe, qui me promet que son mari s'occupera de l'opéra-comique en question, aussitôt que *Don Sébastien* et le Gymnase seront mis à flot. Il faut donc que M. Colet patiente encore un peu. La promesse me semble formelle, et comme dans peu de jours le mari et la femme seront à Paris, j'aurai soin d'en réclamer l'exécution. Dites-le, je vous prie, à M. Colet, à qui je voudrais être plus utile.

Vous êtes trop bonne de vouloir bien ainsi penser à moi. Je destinais cette matinée à vous aller porter moi-même de mes nouvelles ; mais d'ennuyeux personnages m'ont retenu si tard, que, craignant de ne plus vous trouver (il est près de trois heures), je remets cette visite dont je me réjouissais. J'espère que votre santé est bonne et que vous allez vous mettre à votre drame, car les corrections de *Campanella* ne peuvent suffire à votre activité d'esprit. Le mien se meurt de vieillesse; j'essaye en vain d'en tirer quelque chose. Après tout, ce n'est pas un si grand malheur d'en arriver là, c'est le moment où l'on fait le moins de sottises, ce que je ne

dis pas pour vous effrayer, vous dont les travaux sont de bonnes actions, entreprises dans le but le plus honorable. Aussi, aurez-vous gloire en ce monde et gloire dans l'autre.

Avez-vous vu ***? On dit qu'il est furieux, qu'il ne décolère pas, et qu'il a toujours quelque évêque sur le bout du nez. Il eût dû prévoir tout cela. Je ne le plains pas moins, tout en riant, des déceptions qu'il s'est préparées, faute de prévision ; et puis, n'avons-nous pas tous nos déceptions qui prêtent à rire. Je répugne presque aujourd'hui à lire les journaux ; bien des gens en sont là.

Je me porte pourtant assez bien, quoique je redoute toujours le retour de la triste maladie de l'année passée; mon médecin me rassure et j'ai confiance en lui.

J'ai encore parlé hier à Mme Scribe : je lui ai nommé Leuven, et elle m'a dit qu'elle verrait si son mari pourrait avoir assez de temps pour entrer en collaboration avec cet auteur à succès. Je reprendrai cette conversation.

Adieu ; mes amitiés au mari.

A vous de tout cœur.

BÉRANGER.

13 avril 1844.

Ma chère Muse,

Je ne sors plus depuis quinze jours. Mes maux de tête, causés par des embarras d'humeur, revenant sans

cesse, j'ai pris ce parti, qui me coûte un peu. Aussi ne tarderai-je pas à rentrer en campagne et à vous aller voir.

Je vous plains bien de tant travailler. Au moins, avec *Campanella*, avez-vous des délassements poétiques. Je souhaite que vous parveniez à nous faire connaître ce courageux philosophe qui ressemblait si peu à ce que nous voyons. On eût bien dû nous enseigner où est sa tombe à Paris (n'y est-il pas mort?), pour y envoyer quelques-uns de nos docteurs.

Vous me parlez de chagrins que vous avez dans l'âme... cela m'afflige. Est-ce du nouveau? Je le crains un peu. J'aime mieux les vieux chagrins, quoi qu'on en dise : à ceux-là on peut parler, ils le souffrent. Les jeunes ne vous écoutent pas.

Dans ma solitude, je relis de temps à autre votre volume : aujourd'hui un morceau, demain un autre. Je m'y plais comme avec vous; il me semble presque toujours vous voir et vous entendre. Vous vous êtes bien mise dans vos œuvres; c'est un grand mérite à mes yeux et aussi aux yeux du public, mais à la longue pourtant.

Adieu, chère Muse; plaignez-moi de rester au gîte, et pensez un peu à votre tout dévoué

BÉRANGER.

Passy, 20 février 1844.

Je voulais vous aller voir jeudi, lorsque je reçus votre lettre; comme vous m'indiquiez vendredi ou samedi, je renonçai à mon projet; et aujourd'hui, je m'étais promis le plaisir de vous voir; mais, en route, les deux tiers du chemin faits, j'ai éprouvé une si grande lassitude qu'il m'a fallu m'asseoir et revenir avec peine au logis. Je ne suis pourtant point malade et ne devine pas d'où peut me venir cette faiblesse qui, je l'espère, ne durera pas. A la semaine prochaine donc.

Je n'ai pas connu Delille[1]. C'est un admirable versificateur, riche en tours heureux, mais qu'il a usés lui-même en les répétant sans fin dans ses trop nombreux ouvrages. Élevé beaucoup trop haut de son temps, ce qui m'a rendu peut-être injuste à son égard alors, il est sans doute trop dédaigné aujourd'hui. Cela tient au genre de ses ouvrages, le descriptif, genre qui n'en est pas un et qui ne va pas à notre langue, bien qu'on en

1 Voici les huit vers de Béranger sur Delille, qui servent d'épigraphe à une Notice sur ce prolixe rimeur que MM. Gosselin et Pagnerre m'avaient demandée pour mettre en tête d'une édition de ses œuvres :

Notre siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue :
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue !
Artiste, poëte, savant,
A la gloire en vain on s'attache :
C'est un linceul que bien souvent
La postérité nous arrache...

ait dit. Ajoutez que Delille était privé d'invention et de sensibilité.

Comme homme, ce ne fut qu'un enfant aimable, quoique fort gâté. La Terreur ne l'atteignit pas, mais lui fit grand'peur; il s'enfuit en Angleterre après thermidor, et là, voué au royalisme et à l'anglomanie, il injuria mesquinement son pays, qui le comblait de louanges. Ce fut comme par grâce qu'il y revint. Il y aurait de jolies anecdotes à raconter sur son ménage; mais je crois que sa veuve vit encore. Je pense aussi que la notice que vous faites est pour mettre en tête d'une édition de quelqu'un de ses poëmes, il ne faut donc pas le juger trop sévèrement. Et puis, chez nous, est-il permis de refuser le titre de poëte, et même de grand poëte, à qui a fait beaucoup de vers? N'est-il pas convenu, à l'Académie et ailleurs, que les vers c'est la poésie? Or Delille en a fait beaucoup de beaux, de très-beaux, et bien des gens qui en médisent sont plus de son école qu'ils ne le croient.

Adieu, portez-vous bien et travaillez. J'admire votre courage et votre résignation. J'aimerais mieux pourtant que vous n'eussiez besoin ni de l'un ni de l'autre.

Lamennais m'arrive et je vous quitte.

Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

4 mai 1844.

Vous êtes vraiment trop bonne, ma chère Muse, de penser ainsi à moi. Ne croyez pas que, de mon côté, je vous oublie. J'aurais déjà été m'informer de vos nouvelles, si les longues courses ne m'effrayaient pas encore. Une fois, pour aller voir M. de Chateaubriand, j'ai pris l'omnibus et m'en suis fort mal trouvé. La marche me convient, mais il ne faut pas que la traite soit trop longue. J'espère pourtant ne pas trop tarder à reprendre mon train de vie ordinaire. Alors j'irai vous porter tous mes remercîments pour vos aimables attentions et, je le souhaite bien aussi, mes félicitations pour votre retour à la santé, que vous rendra une couche heureuse, terme auquel vous devez bien aspirer.

Vous faites de bonnes affaires; tant mieux! Cela doit vous consoler un peu de toutes les peines que vous ont causées les critiques de tous ceux au goût desquels vous avez bien voulu vous en rapporter. Avons-nous tracassé vos vers! Vous avez eu vraiment bien de la patience, si vous avez été aussi docile avec les autres qu'avec moi.

Ce qui me fâche, c'est de vous voir travailler de nuit, dans la position de souffrance où vous êtes; vous vous échauffez le sang, lorsqu'il faudrait le rafraîchir. Heureusement, vous êtes d'une forte constitution, et votre volonté ajoute encore à la force de votre tempérament. N'abusez pourtant plus de ces dons heureux, un jour ou l'autre vous vous en repentiriez.

Qu'est-il donc arrivé à l'*État*[1] ? Voilà deux jours que je ne le reçois plus, et le porteur prétend qu'il y a révolution dans le gouvernement de cette tribu nouvelle; peut-être vend-il les numéros qu'il est chargé de m'apporter. Je ne puis croire qu'au bout d'une semaine il y ait danger de mort pour une création si longtemps et si sagement préparée. J'en serais désolé pour Didier.

Chateaubriand va partir, mais ne sait encore trop où il ira. Lamennais est en Bourgogne, où il n'a pas l'air de s'amuser beaucoup. Il est bien difficile d'égayer ces deux pauvres grands hommes, et je doute qu'ils recueillent, dans leurs voyages, beaucoup de baume pour leurs blessures. S'ils avaient souffert comme moi pendant près de trois mois, peut-être auraient-ils trouvé là les distractions qu'ils cherchent en vain. Je les aime trop cependant pour leur en souhaiter de pareilles.

Adieu, chère enfant. Amitié au mari dont vous ne m'annoncez pas le rétablissement, et croyez-moi tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

22 juin 1844.

Ma chère enfant,

Par une résolution soudaine, je pars aujourd'hui même pour la Celle, où je vais passer quatre ou cinq

1 Journal publié par M. Charles Didier.

jours. Si vous m'envoyez vos vers, ne soyez pas surprise du retard que je mettrai à vous les reporter.

J'aurais voulu pouvoir les emporter avec moi pour y réfléchir à mon aise. Est-il encore temps pour vous de me les adresser où je serai? Dans ce cas, voici mon adresse : *Chez M. Bernard, à la Celle-Saint-Cloud, par Rueil.*

Pardonnez-moi de tant vous tracasser de mes critiques : si votre talent m'était moins cher, je n'y ferais pas tant de façon.

Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Mercredi matin.
Passy, 24 août 1844.

Chère Muse,

Je voulais vous aller voir aujourd'hui et me voilà retenu à la chambre par une recrudescence de rhume ou, pour mieux dire, de catarrhe dans la tête. Comme je ne sors pas le 1er janvier, je vous aurais porté mes vœux pour l'année qui va commencer. Tout ce que vous pouvez désirer, je vous le souhaite, vous n'en doutez pas, et me permets même de vous souhaiter des choses auxquelles vous ne pensez sans doute pas.

Vous désirez savoir s'il y a des portraits de Lamennais : oui, plusieurs; mais aucun qui puisse faire pendant au mien. Celui de Calamata n'a pas été terminé.

Surtout, ne me mettez pas en face de nos grands poëtes! Les chansonniers n'aspirent pas à tant d'honneur; et quant à moi, si vous m'en croyez, placez-moi dans le coin, près de la porte, toujours disposé à m'enfuir et fort peu jaloux de me faire voir au premier venu. Un de mes ennuis, c'est de me rencontrer faisant tapisserie chez ceux que je visite. Il me sera moins pénible de me voir à la porte que dans le chœur de votre chapelle.

Je compte vous porter bientôt un exemplaire de la *Notre-Dame* illustrée[1], je pense que vous ne l'avez pas.

Adieu; mes compliments au mari, dont je voudrais connaître l'opinion sur Félicien David.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

31 décembre 1844.

Je plains bien votre mari, d'autant plus que je crains bien que son mal ne se prolonge. Heureusement qu'il n'y a là rien de dangereux; il doit vous adorer dans cet état : la maladie rend les maris très-tendres, quand ils n'ont pas d'autre garde que leurs femmes.

Quant à moi, chère enfant, mon mal n'a fait aussi qu'augmenter, sans pourtant que j'aie la prétention de me faire plaindre à l'égal du professeur; mais j'ai souf-

1 *Notre-Dame de Paris.*

fert beaucoup, et seulement d'aujourd'hui j'éprouve un peu de repos. On dirait que j'ai été battu avec des orties, tant j'ai le corps couvert d'ampoules et de rougeurs, qui produisent des démangeaisons dont mon sommeil ne s'arrange pas. On voulait m'envoyer un médecin; j'ai préféré écrire à Bretonneau, persuadé qu'il n'y a que patience à avoir. J'aime encore mieux ce mal que celui qui m'a tant tourmenté au printemps de l'année dernière; tous deux, au reste, ont la même cause, je le crois. Je me suis mis au régime et je reste dans ma mansarde; sans cela j'aurais été vous voir, j'espère que je le pourrai dans peu de jours.

Comme cela ne m'empêche pas de dîner ou au moins d'en faire semblant, j'ai aujourd'hui Lamennais et Bretignères, l'un des fondateurs de la colonie de Mettray. Je n'aurai pas à me fatiguer pour entretenir la conversation, métier que je suis souvent obligé de faire. Cela me fait penser à ***, que je veux avoir un jour à dîner avec l'auteur des *Anechaspands*.

Quoi que vous en disiez, il reviendra, parce qu'au fond il vaut mieux qu'il ne voudrait. Cela le gêne quelquefois, j'en suis sûr.

J'ai dit à Lamennais qu'il pouvait envoyer, avec un mot de lui [1], Mme Baune [2] et sa fille à votre mari, qui

1 Voir le billet qui suit, de M. de Lamennais.

2 Dont le mari fut représentant en 1848.

saurait bien vite ce qu'il y a faire pour la jeune personne. Malheureusement elle a dix-sept ans, ce qui laisse peu de chance à son entrée au Conservatoire. Quant à moi, je verrai, s'il le faut, M. de Beauchêne; car la mère est un ange de résignation et de charité qui mérite l'appui de tout ce qui a un peu de cœur.

Les versificateurs et les vers m'accablent. C'est peut-être cela qui me sort par tous les pores. Je n'en suis pa moins désireux de voir votre prologue et de pouvoir enfin me faire une idée de votre drame. Ce genre doit vous convenir, et, si vous choisissez bien votre sujet, j'en espère beaucoup. Conservez donc tout votre courage, et dussiez-vous n'avoir plus que votre fille et le travail, livrez-vous au beau mouvement qui vous entraîne. Je voudrais bien que vous me forçassiez d'aller encore aux Français.

En attendant, croyez-moi tout à vous de cœur et pour la vie.

BÉRANGER.

18 septembre 1844.

Béranger me dit, Monsieur, qu'il vous avait parlé du désir qu'a Mme Baune que mademoiselle sa fille puisse profiter des cours du Conservatoire pour la continuation de ses études musicales, et il me fait part en même temps de l'intérêt que vous voulez bien prendre au suc-

cès de ce désir, dont l'accomplissement n'est pas sans difficulté. Comme il est nécessaire, avant tout, que Mme Baune cause avec vous de cette affaire importante pour elle, afin de s'entendre sur les démarches à faire, elle aura l'honneur de vous remettre elle-même ce billet. Les bons offices que vous lui rendrez, ce sera les rendre à moi-même, et je vous en remercie d'avance, Monsieur, avec une vive gratitude.

Agréez l'expression de mes sentiments très-dévoués.

F. LAMENNAIS.

15 septembre.

Voici maintenant un billet de Lamennais, qu'il m'adressa vers la même époque :

Je regrette vivement, Madame, que vous ayez pris la peine de venir chez moi, et je regretterais encore plus qu'on vous ait dit que je n'y étais pas, n'était la fatigue que vous eussiez eue de monter mes cent dix-huit marches. C'est avec un très-grand plaisir que j'accepte votre invitation à dîner avec Béranger pour mercredi[1]. Croyez, Madame, que je saisirai toujours avec empressement l'occasion de vous voir.

1 Ce dîner fut très-gai et d'un intérêt très-vif. Béranger y répandit toutes les grâces railleuses de son esprit, et Lamennais nous dit sur Voltaire, sur l'esprit de justice du défenseur de Calas, des choses qui le caractérisaient et le faisaient revivre dans sa fougue honnête et mordante.

Béranger m'a parlé de votre traduction de *Campanella*. Elle achèvera de faire connaître l'homme, à plusieurs égards si remarquable, dont les belles pages que vous lui avez déjà consacrées suffiraient seules pour conserver parmi nous le souvenir.

Veuillez, Madame, agréer de nouveau l'expression de mes respectueux et dévoués sentiments.

F. LAMENNAIS.

Samedi 25 mai.

Je vous ai attendue aujourd'hui; mais voici cinq heures, et je désespère de vous voir. Sans doute vous attendiez une réponse de moi; mais votre lettre ne m'est arrivée hier qu'à six heures. Ma réponse n'eût pu arriver à temps, car il faut que vous sachiez que notre banlieue est peu activement servie, et que si vous voulez que vos lettres m'arrivent avant ma sortie, il faut les mettre la veille de très-bonne heure à la poste. J'en suis pour la perte de votre visite, que je regrette beaubaup. Quant à moi, ma chère enfant, ce n'est pas ma faute si je ne vous ai pas vue de cette année. Deux fois j'ai été chez vous, hier et samedi de l'autre semaine, sans vous rencontrer. Votre portière, qui me connaît, a dû vous le dire il y a huit jours, et hier, j'ai glissé ma carte sous votre porte, personne n'ayant répondu chez vous. Vous voyez que je commence assez

mal cette année; puissiez-vous avoir eu meilleure chance dans vos visites !

Quoique je ne fasse pas précisément de visites de nouvelle année, j'ai eu cependant beaucoup de courses à faire, et si je ne vous avais *un peu* attendue aujourd'hui, j'aurais fait quelques-unes de ces ennuyeuses courses. Je dis *un peu*, parce que vous mettiez à votre venue la condition d'une réponse que je n'avais pu vous faire à temps.

J'espère que vous avez bien travaillé, malgré tout le tracas de cette époque. Je vous porte envie en cela, car je n'ai plus le temps ni la force de rien faire, et je m'en attriste. Voilà ce que c'est que de vieillir. Profitez de votre jeunesse, ma chère amie, et ne vous laissez plus prendre aux ennuis et aux dégoûts.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

Samedi.

P. S. Je ferai mon possible pour vous aller voir lundi; mais si vous avez à sortir, ne vous gênez pas, car je ne suis pas bien sûr que les importuns me laisseront un peu de liberté ce jour-là. Dans ce moment, je vous écris au milieu des conversations.

Chère Muse,

Je me reprocherais moi-même de ne vous avoir pas

été voir depuis longtemps, si je n'avais gardé la chambre pendant de longs jours. J'y suis même encore confiné, pour être sorti trop tôt, je crois, il y a huit jours. Dans le peu de courses que je fis alors pour affaires, j'ai été de votre côté; mais c'était un mardi, et n'étant pas sûr de vous rencontrer, je n'ai pas tenté d'aller jusque chez vous, n'ayant d'ailleurs que le temps de vous dire un petit boujour.

Vous voyez que je ne suis pas aussi coupable que vous semblez le croire. Je ne suis pas comme cela infidèle à mes amitiés. Si vous m'aviez entendu parler de vous à Villemain, vous en eussiez eu la preuve. Je lui ai tenu parole et l'ai été voir à Chaillot, où il m'a conté une partie de ses tribulations, qui ont été vraiment atroces. Une occasion s'étant présentée, j'ai dit de vous tout le bien que j'en pense. Il m'a paru très-disposé à me croire, et j'en ai été bien aise pour lui.

Pendant que vous travaillez, moi je ne fais que lire. Je me suis mis à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* que j'ai reçue le jour où je vous ai été voir. Croiriez-vous que je n'en ai lu encore qu'un volume? Il m'en coûtait de lire ce que j'ai si bien vu. Et puis, que de douleurs cela renouvelle ! Pourtant m'y voici, et le mérite du livre m'entraîne malgré moi. J'ai bien quelque chose à dire du style, mais il y a une si grande entente des faits et une si lucide explication de leur en-

chaînement, qu'on oublie de désirer une forme plus travaillée.

Est-ce que vous irez aussi à dix volumes pour *Madame du Châtelet ?* Il me semble que vous allongez furieusement la robe de cette dame, qui savait si bien se montrer sans chemise à son valet de chambre. Ce n'est pas pour des gaillardes de cette espèce que *** dépense son encre. A propos! que devient-il?

Vous faites bien de me parler quelquefois de votre album, car je l'oublie sans cesse. Je finirai par y songer, mais j'aurais besoin pour cela de voir si vous parviendrez à le composer.

Vous soupçonnez donc encore une trahison de votre ami le traducteur. Je l'ai vu à l'enterrement d'Étienne, et ne lui ai pas parlé, car je ne l'ai pas reconnu. C'est Villemain qui me l'a nommé lorsque j'allais quitter le convoi au portail de Saint-Roch. Que de gens j'ai vus là que je ne reconnaissais plus! Je ne suis pas le seul qui vieillisse.

Je vous écris avec la fièvre et une difficulté de la gorge qui va nécessiter quelques soins. Pourtant, comme la température devient douce, j'espère ne pas trop prolonger ma reclusion. Vous aurez ma première visite.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

27 mars.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1960
OF OXFORD
LIBRARY

Voici ce qu'il m'écrivait pendant que je composais mon poëme de *Molière :*

Vivre en dehors de sa réputation, c'est ce qu'il y a de plus sage; je ne prétends pas que cela soit facile, mais il est au moins bon de l'essayer. Lebrun me mande qu'il trouve votre *Molière* excellent, et, à ce sujet, entre même dans des détails qui me prouvent que ce n'est pas à la légère qu'il le juge. Vous n'avez pas à vous occuper des jésuites, Molière n'était pas mieux avec les autres coteries religieuses qu'avec celle des bons pères. Ses vers philosophiques n'avaient pas une pareille mesquinerie. Je pense même que les jésuites n'étaient pas ceux qu'il redoutait le plus. Vous lui donnez une pensée de notre temps ; la preuve, c'est que l'épitaphe la plus louangeuse qui lui ait été faite est du père Bouhours, jésuite. Tout au plus, si vous tenez à tomber sur les enfants de Loyola, pouvez-vous le montrer comme ayant, par *Tartufe,* complété la victoire de Pascal. Nulle part vous n'avez parlé de l'admirable bon sens du grand contemplateur, comme l'appelait Boileau. Il fallait aussi faire l'éloge du style de Molière, le plus beau de notre théâtre, prose et vers, et dire que notre grand comique est le plus parfait des auteurs dramatiques, parce qu'il est celui qui a marié l'art avec la nature. Enfin, ne pourriez-vous, dans votre rapprochement de Molière avec Shakspeare, parler, comme je

vous l'avais dit, de la vie active, accidentée, pauvre quelquefois, qui fait des hommes avant de faire des écrivains, chose qui assure la prééminence de ceux qui ont reçu pareille éducation; ce qui n'empêche pas les autres d'avoir leur utilité. Mais voici surtout à quoi je tiens, c'est au tableau des amis et des camarades de Molière autour de son lit de mort, pendant qu'on brise les vitres de sa maison, et au passage de l'enterrement, qui (quoi qu'en ait dit Grimaret, pour faire plaisir aux parents) eut lieu furtivement. Ayez soin de dire qu'il n'eut qu'une fosse obscure et presque inconnue, où la Fontaine le conduisit peut-être, et où il devait, vingt ans plus tard, aller reposer auprès de lui, comme si la Providence avait voulu encore une fois rapprocher nos deux plus grands poëtes. Saviez-vous que la Fontaine gisait à côté de Molière au cimetière Saint-Joseph, rue Montmartre? On a prétendu avoir retrouvé leurs restes en 93; ils sont ensemble au Père-Lachaise.

J'en viens au mot *hardiesse;* je vous avoue que je n'en sais pas le nombre, mais je l'emploierais comme vous. A cet égard, j'ai souvent transgressé la règle, même avec intention, parce que les noms chantés souffrent extrêmement de cette prosodie traînante que les doctes ont introduite dans notre versification : j'ai fait deux syllabes de *million* et trois de *suicide;* tant

qu'on n'est pas académicien, on peut se donner de l'air et de la liberté.

Je ne suis pas encore mieux, je souffre toujours, et ne sais plus quand cela finira. J'espérais dans les sangsues, elles m'ont calmé un moment, puis les douleurs sont revenues.

Adieu, chère enfant; je vous écris à genoux, et n'en suis pas moins tout à vous de cœur.

2 mai 1844. BÉRANGER.

Vous autres qui attrapez les vers au vol, vous ne vous figurez pas toute la peine qu'un pauvre esprit comme le mien se donne pour en trouver quelques-uns qui soient passables ; vous ne vous figurez pas tout ce que cause de fatigue ce sot métier, et notre difficile et sage langue, que l'Académie se contente de parler par principes, en négligeant toujours de nous mettre à même d'en approfondir le génie. Oh ! ma chère, quelle étude ! c'est celle de toute la vie !

Adieu, portez-vous bien. Du courage et croyez-moi tout à votre service.

1844. BÉRANGER.

Je ne peux plus tirer un seul vers de mon vieux cerveau. Je voulais vous faire quelque petit quatrain pour

votre luxueux album; je vois que j'en serai réduit à vous écrire une chanson. Au reste, vous n'êtes pas au moment de le faire relier; rien ne presse donc encore.

18 février 1855.

Ma chère enfant,

Je n'ai pu vous aller voir de la semaine; la maladie de Dupont de l'Eure m'en a empêché; j'ai été le voir tous les jours, non que je fusse très-alarmé de son mal, mais je redoutais beaucoup ses médecins. Il paraît que, cette fois, ils n'ont pas fait fausse route. Il allait mieux hier, et sa femme était arrivée.

Aujourd'hui je voulais vous rendre une petite visite, mais le temps qu'il fait s'y oppose; quels torrents de pluie! Demain lundi, il me faudra encore aller voir Dupont, et je ne sais si je pourrai revenir par la rue Fontaine-Saint-Georges; j'en doute, voilà pourquoi je vous écris pour que vous ne me croyiez pas mort. Mercredi, je m'arrangerai pour être de retour vers quatre heures. Nous causerons de votre Benjamin Constant, dont je voudrais que vous ne fussiez pas trop dupe. Malheureusement, Mme Récamier ne sait peut-être pas ce qu'il faudrait faire pour cela, et vous n'êtes pas femme à le lui expliquer.

Chateaubriand va arriver sous peu de jours; l'article qui a paru sur la santé de sa femme le fera, sans

doute, se hâter, s'il le lit en route. Il m'a fait courir chez elle hier, et j'ai, pour la millième fois, vu quelle confiance on doit avoir dans les journaux. Mme de Chateaubriand est très-faible, mais point malade.

Ils disent (est-ce vrai ?) que M. Basset court après des opéras-comiques ; pourquoi votre mari ne va-t-il pas lui parler pour son opéra de Théaulon ?

A vous de cœur.

BERANGER.

22 juin 1845.

En effet, chère Muse, je suis encore un peu indisposé. Je crois d'ailleurs que je prends l'habitude de ne plus aller à Paris. Décidément, l'envie de me retirer tout à fait du monde semble vouloir me dominer. Vous ne devez rien comprendre à cette lubie, vous qui courez les grandes réunions. Où avez-vous donc dîné avec Mme Scribe ? quel enthousiasme pour elle ! Cette fois je ne vous engagerai pas à en rabattre, surtout pour ce qui est des qualités de la personne. Elle a de la raison et de la bonté; c'est une bonne tête et un noble cœur. J'espère que la fortune ne la gâtera pas, le monde non plus : car elle n'est pas tout à fait ce qu'il faut pour s'y plaire, et elle a le bon esprit de s'y trouver un peu dépaysée; heureusement pour elle que son mari ne s'y fait guère lui-même.

Vous travaillez donc toujours ! En vérité, vous méri-

tez bien de voir votre position s'améliorer; s'il ne fallait que mes vœux pour cela, la chose serait faite depuis longtemps.

Je ne savais pas que Piacentini[1] eût trouvé à se caser, quoiqu'il m'eût fait part de ses espérances. Je crains toujours que ce ne soit rien de bien solide, et qu'il n'épuise l'argent que je lui ai fait avoir et que je viens de rendre, sans obtenir ici une position qui le mette à l'abri du besoin de retourner en Suisse.

Adieu, chère Muse. Tout à vous.

BÉRANGER.

8 février 1846.

Je ne vous ai pas écrit mon adresse parce que je voulais vous la porter: puis, ne l'ayant pu, je vous l'ai envoyée par Piacentini. Je suis encore à me dire chaque jour: « Allons rue Fontaine-Saint-Georges, » et le diable s'en mêle qui me retient au logis ou me fait courir bien loin de vous. Tout cela est un peu l'effet du changement de demeure[2] qui m'a forcé de m'occuper de plus de choses que je ne voulais. La pauvre Judith est malade et a augmenté quelque peu les embarras; et puis, et puis, etc., etc.; mais je ne conçois pas que dans tous ces retards, vous ayez vu sujet à faire la fière avec

1 Un exilé italien.

2 A cette époque, Béranger changea de maison à Passy.

moi. Vous en avez toujours le droit, vous autres Muses, mais vous n'en devez pas user avec vos vieux adorateurs, qui ont bien acquis le privilége de se reposer dans leur coin et d'y attendre vos faveurs. C'est ce que je fais, dans l'espoir de recevoir bientôt votre volume, que je croyais déjà imprimé.

Ce que vous me dites des Czartoriski, je le disais hier à Lamennais, qui prétendait savoir que leur affaire s'arrangerait, et que peut-être ils ne seraient pas privés de ce qui leur reste de biens en Galicie. Je le voudrais, mais j'en doute. Je crains bien que ma filleule[1] ne soit obligée d'aller chercher une pension ailleurs.

Eh bien! *** a donc laissé à V.... l'honneur de parler en faveur de la Pologne! ** ne lui aura pas permis de prendre en main cette belle cause, dont il m'avait parlé si chaudement. Je le lui ai dit et redit : ** est son mauvais génie.

Adieu, chère Muse, pardonnez-moi; mais songez que moi je ne vous pardonnerais pas de croire que je vous oublie, même quand je suis des mois sans vous voir.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

5 mars 1846.

Nos lettres se sont croisées. Ici je n'ai pas de livres

1 Une filleule de Béranger, jeune Polonaise qui était dans la pension fondée par la princesse Czartoriska.

et ne puis répondre que de mémoire aux questions que vous me faites sur Constant.

Le procès de 1823 fut l'occasion d'une espèce d'émeute qui eut lieu au Mans, lors d'un voyage de Benjamin Constant et de sa femme dans cette ville. Les avocats généraux se montrèrent fort irrévérencieux envers la bonne Mme Constant. Vous trouveriez ce détail, je crois, dans les biographies. Vous trouveriez aussi celui de l'affaire Caron et Roger, braves militaires qui conspirèrent dans l'Est, et donnèrent lieu à une provocation policière faite avec tout un escadron, où figurait un des frères de Thiers, que Thiers n'avait jamais vu, je crois... Vous n'avez pas à répéter ce nom. Caron et Roger furent condamnés à mort; la peine du dernier a été commuée en celle du bagne, d'où il est sorti en 1830, si je ne me trompe. Il ne faut pas confondre ce colonel Caron avec un colonel du même nom, condamné à mort dans le Midi, et qui évita le sort de l'autre Caron.

Je ne vous en dirai pas plus aujourd'hui. Je compte aller bientôt à Paris, et peut-être y passerai-je deux jours. Je suis curieux de lire votre petite comédie. Quant à la notice sur Benjamin Constant, c'est à Mme Récamier que vous devez demander des conseils; elle doit savoir toutes les anecdotes qui composent cette vie, et je suis sûr que l'affaire du Mans lui est plus pré-

sente qu'à moi. Il y avait là un certain M. Goyet qui joua un rôle dans cette partie du petit drame.

Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

20 juillet.

Vous m'apprenez le séjour de Chateaubriand à Maintenon; s'il y passe quinze jours, il s'y ennuiera quinze jours. La pauvre Mme Récamier doit être sur les dents à chercher des amusements pour son Louis XIV. La dernière fois que je l'ai vu, il était très-occupé de l'idée de publier une partie de ses *Mémoires*, et il s'irritait des obstacles que semblaient lui opposer les marchés Déloye et Girardin.

J'espère qu'il en triomphera, car je désire bien lire quelque chose de ce livre curieux d'outre-tombe qu'on dit si admirable [1].

M. de Chateaubriand m'a dit beaucoup de bien de vous; il prétend qu'il tient de vous que je vous ai tracé le plan de votre poëme [2]. Vous savez pourtant que cela

1 Plus tard, Chateaubriand fit lire en entier ses *Mémoires* manuscrits à Béranger. Celui-ci m'en a souvent parlé, en me faisant remarquer les coupures qui furent faites dans la publication.

2 De *Molière*.

n'est pas exact. Il vous suffit de dire, pour être vraie, que je vous ai mise sur la voie; mais j'ajoute que vous eussiez pu la trouver sans moi.

Voyez-vous la pauvre Mme Récamier? Vous parle-t-elle de Chateaubriand? Lamennais me disait aujourd'hui qu'il continue de rajeunir. J'ai appris, d'un autre côté, qu'il se permet de revoir d'anciennes connaissances : ce que c'est que le veuvage!

20 mars 1847.

J'ai vu Chateaubriand plusieurs fois depuis son veuvage. Avant-hier, il m'a paru avoir repris force et volonté. Mme Récamier m'a fait prier de leur chercher une habitation à Passy; j'ai appris par M. Ballanche qu'ils ont une maison en vue. Là viendront s'installer Mme Récamier, Chateaubriand, Ballanche et Ampère. Ce sera assez commode pour les visites que j'aurai à faire. Je ne sais si je ne payerai pas cet avantage par quelques inconvénients. Nous verrons.

Je viens de lire *Agnès*; il y a du talent dans cet ouvrage, mais il est loin de révéler le don dramatique. Au reste, après avoir choisi un pauvre sujet, il était difficile de s'y mieux prendre pour l'appauvrir encore. Où Ponsard prend-il donc ses conseillers? Je ne serais pour-

tant pas étonné qu'il se relevât, s'il choisit un sujet plus essentiellement tragique. Je crois aussi qu'il n'a pas encore trouvé son style; en aura-t-il un?

Passy, 24 février 1846.

Je suis bien coupable envers vous, chère Muse; je voulais vous exprimer mon regret de ne pas m'être trouvé chez moi lorsque vous avez pris la peine de venir à Passy, mais j'ai toujours l'espoir de reprendre mes longues courses avec un temps plus doux, car Bretonneau [1], qui est venu à Paris pour mes beaux yeux, me défend l'air froid; je ne fais donc que de courtes promenades. Ce qui est pire, c'est que je ne lis pas autant que je le voudrais. Aussi n'ai-je pas achevé les deux volumes de Lamartine, malgré l'admiration qu'ils m'inspirent.

Je n'ai pas vu Chateaubriand depuis plus de six semaines; je savais que l'arrangement de Passy n'aurait pas lieu; mais je n'avais pas encore entendu parlé de de sa fugue en Italie avec H... Elle a passé quelques jours ici, mais elle ne m'a rien écrit de semblable, et je ne puis croire à ce voyage qu'H... n'a pas le moyen de faire et qu'elle ne ferait aux dépens de personne, à

1 Le célèbre docteur Bretonneau, de Tours, ami de Béranger.

moins qu'elle n'ait beaucoup changé. Je n'ai pu l'aller voir et comme elle a avec elle un enfant infirme qu'elle ne peut quitter, elle n'a pu venir à Passy; mais elle m'a envoyé une brochure politique qu'elle était venue publier ici.

Elle est, comme vous, très-forte pour la politique. Vous n'avez donc plus qu'un acte de votre drame à écrire? Tant mieux; nous verrons cela, et vous pourrez vous reposer un peu.

Adieu, chère Muse; croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

Passy, 4 avril 1847.

P. S. Didier m'a dit le mariage Mlle Dudevant rompu. Est-ce vrai? Pauvre mère!

La lettre suivante me fut adressée à Lyon, où je m'étais arrêtée après un voyage en Provence :

Savez-vous que je n'ai pas encore la Revue où se trouve votre article sur *Madame du Châtelet*. Perrotin me l'apportera demain sans doute.

J'ai été en relation de lettres avec des dames d'un journal où vous écrivez, Mme Lormeau et Mme Lesguillon; j'ai eu à remercier cette dernière d'une chanson où cette dame me donne, sans façon, le sobriquet de

Roi de l'esprit. J'ai eu peur qu'elle n'ameutât contre moi la foule des prétendants.

J'ai abdiqué le mieux que j'ai pu cette couronne, que je n'envie pas plus que je ne la mérite. Du reste, je ne m'en suis pas plus mal porté et c'est avec bien du regret que j'ai quitté ma retraite, où j'ai passé trois mois assez paisiblement. Aussi, je vais retourner passer quelque temps encore chez un ami, et, si j'osais, je me claquemurerais tout à fait à quatre ou cinq lieues de Paris. Je ne suis plus de ce monde, qui n'a plus à faire de moi et dont le bruit m'épouvante. Ce n'est plus qu'une immense trombe qui renverse, emporte, engloutit tout sur son passage; on ne sait à quoi se cramponner pour résister à son fatal mouvement. Ce monde-là devrait vous aller; soit dit sans mauvaise pensée.

Sur ce, adieu. Embrassez pour moi Henriette et dites bien des choses au mari.

Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Passy, 4 octobre 1847.

La Celle-Saint-Cloud (Seine-et-Oise),
par Rueil, chez M. Bernard.

Ma chère Muse,

Je vous ai écrit à Lyon, le 2 ou le 3 de ce mois, à mon retour à Paris, où j'ai passé dix jours. Revenu à la Celle

depuis dimanche, j'y reçois votre petit mot. Ma lettre vous attend à Lyon, où je ne vous conseille pas de l'aller retrouver, car il me paraît que ce voyage ne vous a pas été fort agréable ; mais je veux que vous soyez convaincue que je ne vous avais pas oubliée. Cette lettre serait partie plus tôt, si je m'étais rendu directement de Versailles à Passy, où la vôtre m'a attendu quelques jours. Si vous aviez suivi l'itinéraire que vous m'aviez donné à votre passage à Lyon, je pense que ma missive serait arrivée en même temps que vous. Vous voyez que je ne suis pas du tout coupable, pas plus d'oubli que de négligence.

Vous devez être un peu reposée de vos fatigues. Votre Henriette est-elle revenue bien portante ? Le mari a-t-il été bon garde-malade ? voilà ce que vous me deviez dire.

J'ai lu votre article [1] bien tard, et lorsque je vous ai écrit à Lyon, je ne l'avais pas vu encore. Il me semble fort bien, la *Revue* n'en a pas souvent qui le vaillent.

Voilà un de vos ennemis mort : ce pauvre Labitte a disparu bien promptement. Je ne sais ce qu'il serait devenu, mais je ne vois jamais une si jeune existence brisée sans en gémir, malgré les malices qu'il vous a

1 *Madame du Châtelet*, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

faites [1] ; je suis sûr que vous aurez gémi aussi sur cette fin prématurée.

Aussitôt mon retour à Passy, ce qui ne sera guère avant dix ou douze jours, je pense, je m'empresserai de vous aller voir; il y a un siècle que je n'ai eu ce plaisir.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

Mardi.

P. S. Si vous m'écrivez, dites-moi ce que c'est que Mme Lesguillon, dont je vous parlais dans ma lettre, ainsi que Mme Lormeau. J'ai eu à remercier la première d'une chanson qui a singulièrement fait rougir, non ma pudeur, mais ma modestie.

Chère Muse,

Votre lettre a encore été me chercher à *Poissy;* cela tient à votre manière de faire les *a*, sans lier le jambage au corps de la lettre. Apprenez donc à mieux faire vos liaisons.

Je vais mieux ; mais les longues courses retentissent dans ma pauvre tête : c'est pourquoi je ne vous ai pas encore été voir. Hier, j'ai tenté d'aller jusqu'à la rue de

[1] Allusion à des attaques, parfaitement oubliées par moi, publiées dans la *Revue des Deux-Mondes.*

Bellechasse, et j'en souffre aujourd'hui. Mme Récamier a eu la bonté de me venir voir, j'étais absent. Remerciez-la de ma part, je vous prie.

Vous avez bien mal compris ce que je vous ai rapporté d'elle, qui ne vous accusait que de manquer de mesure dans la conversation, non avec elle, mais avec des gens moins bien disposés pour vous. Vous m'avez raconté vous-même une sortie faite par vous contre les juges du maréchal Ney, en présence de M. Molé.

Je suis heureux d'apprendre que votre premier acte soit refait. Je vous dirai que Mlle Rachel s'est mise à étudier avec fureur la pièce de Scribe et de Legouvé. On prédit un grand succès. *Nous verrons bien.*

*** m'est venu voir il y a deux jours; nous avons parlé politique pendant une heure, sans nous être pris de querelle. Il gagne beaucoup à n'être plus identifié à **.

Avant peu de jours, j'espère vous porter moi-même de mes nouvelles et apprendre des vôtres.

Tout à vous.

BÉRANGER.

7 mars 1849.

Au moment où le fameux procès des lettres de Benjamin Constant éclata, Béranger m'écrivit la lettre suivante, que tous les journaux répétèrent,

à la confusion des gens qui m'attaquaient devant les tribunaux :

Où en est l'odieuse affaire qu'on vous intente, chère Muse? M. et Mme Lenormand, au mépris de la volonté de leur parente, veulent-ils toujours faire casser la donation? veulent-ils essayer de livrer à l'infamie la femme de talent à qui cette excellente Mme Récamier portait un intérêt si affectueux, qu'elle me pria plusieurs fois de vous engager de prendre un logement auprès d'elle, en attendant que, comme elle, vous pussiez prendre, à ses côtés, un petit appartement à l'Abbaye-au-Bois, où elle avait désiré que vous fissiez entrer votre fille? En vous rapprochant d'elle, disparaissait la nécessité des visites qu'elle vous a si souvent faites autrefois, et dont j'ai vu la dernière, peu de temps après la mort de Chateaubriand.

En revenant sur ce passé, j'ai recueilli mes souvenirs sur l'acte en question. Vous m'aviez fait confidence de cette donation et de la notice que Mme Récamier avait désiré que vous fissiez, pour mettre en tête de la publication des lettres de Constant, notice pour laquelle elle vous avait fourni des renseignements que vous ne pouviez tenir que d'elle seule.

Vous savez que je ne me suis lié avec Mme Récamier qu'auprès du lit de mort de notre illustre ami Chateau-

briand. Benjamin Constant, avec qui nous avions été également liés, était souvent le sujet de nos conversations. Un jour, elle me demanda si vous m'aviez communiqué la notice et les lettres. Je répondis que je ne connaissais des lettres que les fragments cités par M. Loménie[1]. Quant à la notice, je l'avais lue assez légèrement. Elle me dit : « Quand le moment de publier viendra, j'espère que vous serez consulté par Mme Colet, à qui j'ai donné ces lettres. »

Cette conversation fut plusieurs fois reprise, toujours dans le même sens, et j'étais peut-être la seule personne avec qui elle eût voulu l'avoir ; car, dans l'idée de publier les lettres de Constant, perçait, avec de la gratitude pour le souvenir de cet homme éminent, le désir de le laver du reproche d'insensibilité que Sainte-Beuve avait cru devoir lui adresser dans un article sur Mme de Charrière. Je lui avais rapporté les éloges que Constant n'a cessé de me faire d'elle. Je devais donc, plus qu'un autre, lui paraître un conseiller convenable pour le travail qu'elle vous a fait faire, et qu'elle se fit relire plusieurs fois. Ajoutons qu'autour de Mme Récamier, il y avait, sauf Chateaubriand, peu de personnes, je crois, bien disposées envers la mémoire de l'auteur d'*Adolphe*.

1 *Vie de Benjamin Constant*, dans la collection des CONTEMPORAINS, par un Homme de rien.

La confiance qu'à cet égard elle voulait bien mettre en moi, ne diminuait en rien celle qu'elle avait en vous, dont, ainsi que moi, elle estimait le caractère fier et indépendant, le cœur dévoué, désintéressé et généreux jusqu'à l'imprudence. Aussi, quelle a été ma surprise en vous voyant accusée de captation, de fraude, de ruse, etc., vous, dont l'énergie un peu trop méridionale a pu quelquefois vous exposer à des reproches si différents! C'est ce que Mme Récamier me disait un jour devant Mme Lenormand, qui se joignait à tous les éloges que nous vous donnions.

Comment cette dame n'a-t-elle pas senti qu'elle devait respecter la volonté de sa bienfaitrice? S'il y a scandale dans la publication, c'est le procès qui vous est intenté qui en sera cause. Dira-t-on que Mme Récamier, vivante, s'opposerait à la publication des lettres de Benjamin Constant? mais elle en a livré plusieurs à M. Loménie; mais dans les *Mémoires d'outre-tombe*, on verra un livre tout entier consacré à l'histoire de Mme Récamier, et cette histoire, presque complète, elle eût pu la lire dans peu de mois, si elle n'eût pas été chercher le choléra loin de son séjour favori [1].

1 Mme Récamier quitta l'Abbaye-au-Bois pour fuir le choléra, qui s'était déclaré dans son voisinage, à l'hospice des Petits-Ménages; et, par une douloureuse fatalité, le choléra la frappa chez Mme Lenormand, rue Neuve-des-Petits-Champs.

A la longueur de ma lettre, écrite à la hâte, vous jugerez combien me préoccupe cette affaire. Pauvres femmes de lettres ! trop souvent votre sexe vous dénigre, et le nôtre vous écrase.

Sans mes maux de tête, qui continuent, j'aurais été causer avec vous ; en soutenant votre courage, en modérant votre juste indignation, j'aurais cru remplir encore les intentions de la digne amie de Chateaubriand ; moi, j'ai le respect des morts, et je sais tout le bien qu'elle vous souhaitait.

Recevez, chère Muse, mes témoignages d'amitié bien dévouée.

BÉRANGER.

Juillet 1849.

Voici maintenant quelques curieux fragments sur des contemporains et sur lui-même :

Je suis fort occupé des corrections à un ennuyeux ouvrage que je voudrais terminer ici (à la Celle-Saint-Cloud), parce que j'ai promis à Perrotin de le lui laisser à ma mort. Vous savez combien j'aime peu et sais peu écrire en prose.

1845.

Je suis bien tranquille dans cette excellente famille, et je tâche de me remettre à travailler. Je crains bien

de n'en pas venir à bout. Il y a trois ans que j'ai fait ici *la Fille du Diable*, qui me tenait tant au cœur. J'y suis venu cette année avec bien des sujets. Si j'en pouvais au moins terminer un seul!

Rougeperrière, 23 juillet 1844.

Voyant que la poésie m'abandonne, je voudrais me créer une occupation littéraire qui devînt la distraction de mes derniers jours. J'entrevois bien quelques idées, mais je n'ai jamais pu rien accomplir de sérieux en prose, et il est vraisemblable qu'il en sera de cette dernière tentative comme des précédentes. Cela me chagrine et attriste un peu mes promenades.

Vous avez sans doute su l'histoire d'H... dans tous ses détails. Son ambition en souffrira plus que sa vanité; mais cette affaire, si fâcheuse sous certains rapports, aura, je l'espère, un heureux effet : elle le forcera à se rejeter sur la littérature, qu'il semblait vouloir sacrifier à ses prétentions politiques.

Vive M. B..., si son commissaire de police réveille notre grande Muse lyrique!

Eh bien! le pauvre *** est donc pris de *spleen?* Quelle horrible chose qu'une tête qui se détraque! Conservez la vôtre, toute mauvaise qu'elle est. Il y a du cœur

dans cette tête-là, et c'est bien rare aujourd'hui, même chez nos meilleures cervelles.

Mignet est venu me voir hier soir, et savez-vous pourquoi? pour me prouver qu'il faut que je remplace Delavigne à l'Académie. Il y a fait tous ses efforts. J'étais peiné d'être obligé de rebuter ces marques d'amitié.

Je disais à la comtesse d'Agout que les femmes n'écrivent pas de romans, qu'elles écrivent toujours leur histoire.

En causant hier avec Lamennais de votre traduction de la *Cité du Soleil*, il m'a appris qu'il existe une ancienne traduction de cet ouvrage, qu'il dit fort exacte; le savez-vous? Ne pourrait-elle pas vous aider à éviter les erreurs que semble devoir faire votre jeune homme?

Je me hâte de vous donner ce renseignement, car j'ai pris peur l'autre jour pour votre travail.

Tout à vous.

BÉRANGER.

Dimanche matin, 21 avril 1844.

Je vous remercie de votre bonne lettre, et suis charmé

que vous jugiez si bien et si juste de Lamennais : c'est un noble cœur que je me permets de gronder souvent, mais par suite de l'attachement qu'il m'inspire. Je voudrais pouvoir adoucir cette disposition misanthropique qu'on lui reproche avec raison, bien que, chez lui, ce ne soit que la rancune d'un amour trompé (pour l'humanité).

12 avril 1843.

J'ai vu aujourd'hui plusieurs de ces jeunes gens, de ces *polissons*, comme les appelle ***, qui sont venus me chercher il y a une vingtaine de jours. Qu'il y a d'esprit et de bon sens dans ces jeunes têtes ! Que de cœur dans leurs vives pensées. Oh ! s'il y avait aujourd'hui des hommes dignes de diriger de pareils écoliers, nous n'en serions peut-être pas réduits à l'état honteux où l'on nous a précipités. Mais les maîtres manquent aux écoles ; il n'y a plus que des chiens de cour. Oh ! si je n'avais que vingt ans !

Adieu, pauvre travailleuse ; faites mes amitiés au mari, et croyez-moi tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

5 février 1844.

Je vous ai rapporté plusieurs de mes entretiens avec

B., et je vous ai dit ma façon de le juger. Certes, je ne me dissimule pas ses fautes, mais je trouve que le châtiment les a dépassées; aussi je cherche à le consoler, car je sens quels sont ses remords. Une faute de conduite privée le place au fond d'un abîme (et quel abîme!), et des gens qui guettent la proie lui disent : « Nous te jetterons dans le gouffre, si tu ne te mets avec nous et pour nous. » Cet homme violent, mais sans force, sans caractère, se laisse mettre dans sa poche l'argent qui peut le sauver et que son parti lui refuse. Que pensez-vous donc de ceux qui ont profité de son délire pour lui imposer un pareil marché? Oh! s'il m'eût fréquenté alors, croyez-moi, j'aurais plutôt emprunté, que de lui laisser consommer un pareil attentat contre l'honneur des lettres.

BÉRANGER.

6 juillet 1846.

Il y a réellement d'admirables choses dans votre drame, et je suis toujours à me demander comment il n'a pas pu se faire jour au théâtre. Vous avez bien le style dramatique, et je ne sais qui aujourd'hui pourrait lutter d'énergie avec vous.

Vos travaux ont eu toujours ou presque toujours moins de bonne fortune qu'ils ne le méritent; mais ne perdez pas courage pour cela; le temps amène tou-

572

jours l'heure de la justice. Toutefois, je ne cesserai de vous prêcher d'abandonner la politique, qui joue souvent de méchants tours à ceux et à celles qui y consacrent leur talent.

Savez-vous qu'il y a quelques jours, à l'Académie, Lebrun, ayant demandé que *le Champi* concourût pour le premier prix de comédie, Cousin s'écria : « *Madame Sand est trop au-dessus de pareils honneurs, c'est le premier écrivain du siècle!* » Ceci n'était pas très-aimable pour les confrères.

On objecta que le prix ne pouvait être donné qu'à une pièce en cinq actes.

Ainsi, à un chef-d'œuvre en trois actes, l'Académie se condamne à préférer une mauvaise pièce en cinq. Je dis un chef-d'œuvre, s'il s'en présentait un, car je ne connais pas *le Champi*.

Je viens de lire *le Testament de César* et *Gabrielle;* je vous en dirai mon avis plus tard.

Adieu, chère Muse; portez-vous aussi bien que possible, et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

Passy, 2 février 1850.

J'ai été bien heureux de faire la connaissance de M. Babinet, que j'avais entrevu, je crois, chez vous. Je

vous ai, je crois, un peu obligation de la recherche qu'il a bien voulu faire de moi.

On dit que *** va à confesse?

15 février 1856.

Chère Muse,

J'espérais pouvoir vous aller remercier de tout le plaisir que je dois à votre petit volume.

Malheureusement, je suis depuis quelque temps toujours souffrant et de plus en plus cacochyme.

Sans cela, il y aurait plusieurs jours déjà que je serais allé vous remercier de tout le plaisir que m'a procuré la lecture de votre *Histoire de soldat*. Ah! qu'il y a de naturel, de vérité, de grâce simple et naïve dans cette trop courte narration! A la suite, il m'a été bien agréable de retrouver *Madame du Châtelet*, que certes je n'avais pas oubliée. Mais, vous l'avouerai-je? votre Soldat et la bonne Madeleine m'ont paru une peinture supérieure. Il n'y a peut-être que moi pour oser vous dire cela. Vos gens de salon ne pourront concevoir un pareil jugement. Ayez pitié vous-même de mon admiration; n'en parlez à personne, d'autant plus que j'ai été encore bien enchanté de l'amie de Voltaire.

Croyez-moi, chère Muse, votre tout dévoué et tout reconnaissant admirateur.

BÉRANGER.

20 août 1856.

P. S. J'ai vu hier le jeune Arnould, qui se félicite bien de vous connaître. Mais que m'a-t-il dit! que vous alliez en Angleterre?

Je suspends ici la publication des fragments et des lettres de la correspondance de mon vieil ami Béranger, quoique cette correspondance ait continué sans interruption jusqu'aux derniers mois de sa vie. Quelques lettres politiques, de 1851 à 1853, ne sauraient trouver leur place dans ce travail. J'en dirai autant de vers charmants qu'il fit pour moi et des lettres qu'il m'a successivement adressées sur les trois premiers récits de mon *Poëme de la Femme* (*la Paysanne, la Servante* et *la Religieuse*). Il m'exprima, lors de la publication de ce poëme, son paternel étonnement et sa satisfaction complète. — Mais l'éloge d'une personne vivante ne saurait être publié par elle; il choque toujours un peu les contemporains. A la mort seule, il peut s'élever comme un pur encens, et les échos bienveillants du monde le répètent alors à l'envi. Laissons dormir jusqu'à cette heure, où je me sens hâtivement poussée, ces témoignages d'une tendresse qui fut pour moi la meil-

leure initiation à l'art. Il ne faut pas toujours régenter ceux qu'on instruit, il faut parfois leur dire qu'ils ont bien fait; une bonne parole peut éveiller en eux l'enthousiasme, qui fait faire mieux encore.

« Mon enfant, » me répétait Béranger deux mois avant sa mort, « je ne voudrais pas mourir sans vous avoir vu achever votre *Poëme de la Femme*. J'aime tant vos trois filles aînées, que je suis en souci de savoir si les trois autres ne les dépareront pas! » Hélas! la mort est allée plus vite que la poésie; mais la mort ne peut rien contre l'immortalité de l'esprit. Espérant que le sien m'entend, je finirai, en souvenir de lui, cette œuvre dont je lui dois peut-être la première inspiration [1].

1 Voir la lettre du 15 mars 1842.

FIN.

59605553

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE
à 1 franc le volume
(HORS DE FRANCE : 1 FRANC 25 CENT. LE VOLUME)

(27)

QUARANTE-CINQ LETTRES

DE

BÉRANGER

ET

DÉTAILS SUR SA VIE

publiés

PAR MADAME LOUISE COLET

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

1857

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

à 1 franc le volume

FORMAT IN-18, IMPRIMÉ AVEC CARACTÈRES NEUFS SUR BEAU PAPIER SATINÉ, ÉDITION CON-
500,000 LETTRES AU MOINS, VALEUR DE DEUX VOLUMES IN-OCTAVO

VOLUMES PARUS

H. DE BALZAC vol.

Scènes de la vie privée.

La Maison du Chat-qui-Pelote. — Le Bal de Sceaux. La Bourse. — La Vendetta. — Madame Firmiani. — Une Double Famille. 1
La Paix du Ménage. — La Fausse Maîtresse. — Étude de Femme. — Autre Etude de Femme. — La Grande-Bretèche. — Albert Savarus 1
Mémoires de deux jeunes Mariées. — Une Fille d'Eve..... 1
La Femme de trente ans. — La Femme abandonnée. — La Grenadière. — Le Message. — Gobseck 1
Le Contrat de Mariage. — Un Début dans la Vie..... 1
Modeste Mignon 1
Honorine. — Le Colonel Chabert. — La Messe de l'Athée. — L'Interdiction. — Pierre Grassou.. 1
Béatrix 1

Scènes de la vie parisienne.

Histoire des Treize. — Ferragus. — La Duchesse de Langeais. — La Fille aux yeux d'or..... 1
Le Père Goriot..... 1
César Birotteau 1
La Maison Nucingen. — Les Secrets de la princesse de Cadignan. — Les Employés. — Sarrasine. — Facino Cane 1
Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Esther heureuse. — A combien l'amour revient aux vieillards. — Où mènent les mauvais chemins..... 1
La Dernière Incarnation de Vautrin. — Un prince de la Bohême. — Un Homme d'affaires. — Gaudissart II. — Les Comédiens sans le savoir..... 1
La Cousine Bette (Parents pauvres)..... 1
Le Cousin Pons (Parents pauvres) 1

Scènes de la vie de province.

Le Lys dans la vallée..... 1
Ursule Mirouet..... 1
Eugénie Grandet 1
Illusions perdues..... 2
Les Rivalités..... 1
Les Célibataires..... 2
Les Parisiens en province..... 1

Scènes de la vie de campagne.

Les Paysans..... 1
Le Médecin de campagne..... 1
Le Curé de village 1

GEORGE SAND

Mont-Revêche..... 1
La Filleule 1
Les Maîtres Sonneurs..... 1
La Daniella..... 2
Adriani 1
La Mare au champ..... 1

JULES SANDEAU vol.

Un Héritage..... 1

ÉMILE DE GIRARDIN

La Politique universelle..... 1

ALPHONSE KARR

Histoires normandes 1
Devant les Tisons..... 1

ALEX. DUMAS (publié par)

Impressions de Voyage : *De Paris à Sébastopol*, du docteur F. Maynard..... 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Nouvelles..... 1
Marguerite, ou Deux Amours ... 1
M. le Marquis de Pontanges... 1
Poésies (complètes)..... 1
Le Vicomte de Launay (Lettres parisiennes) 3

FRÉDÉRIC SOULIÉ

La Lionne 1
Julie..... 1
Le Magnétiseur..... 1
Le Maître d'école 1
Les Drames inconnus..... 5

ARNOULD FREMY

Les Maîtresses parisiennes..... 1
Les Confessions d'un Bohémien 1

LÉON GOZLAN

La Folle du logis..... 1

LE Dr L. VÉRON

Mémoires d'un Bourgeois de Paris. (Nouvelle édition avec autographes, revue et augmentée par l'auteur..... 5
Cinq cent mille francs de rente. 1

STENDHAL (BEYLE)

La Chartreuse de Parme..... 1
Chroniques et Nouvelles..... 1

PHILARÈTE CHASLES

Souvenirs d'un Médecin 1

Mme DE GIRARDIN, T. GAUTIER, SANDEAU, MÉRY

La Croix de Berny 1

ALEXANDRE DUMAS FILS

Diane de Lys..... 1
Le Roman d'une Femme 1
La Dame aux Perles..... 1
Trois Hommes forts..... 1
Le Docteur Servans..... 1
Le Régent Mustel..... 1

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus..... 1
Belle-Rose..... 1
Les Petits-Fils de Lovelace..... 1

J. GÉRARD (le tueur de lions)

La Chasse au Lion, ornée de 12 magnifiques grav. par G. Doré 1

LE DOCTEUR F. MAYNARD

Souvenirs d'un Zouave devant Sébastopol.....

CH. DE BOIGNE

Petits Mémoires de l'Opéra 1

MÉRY

Une Nuit du Midi (Scènes de

A. DE LAMARTINE

Geneviève, Hist. d'une Serv

Mme MARIE DE GRANDF

L'Autre Monde.....

LE Cte DE RADOUSSET-BOU

Une Conversion .....

Mme LAFARGE (MARIE CA

Heures de Prison .....

MISS EDGEWORTH

Demain .....

EUGÈNE CHAPUS

Les Soirées de Chantilly

Mme ROGER DE BEAU

Confidences de Mlle Mars...
Sous le Masque .....

CH. MARCOTTE DE QUIV

Deux Ans en Afrique.....

MAXIME DU CAMP

Mémoires d'un Suicidé ...
Les Six Aventures.....

COMTESSE D'ASH

Les Degrés de l'échelle....

HIPPOLYTE CASTILL

Histoires de Ménage.....

CHAMPFLEURY

Les Bourgeois de Molinchart

Mme MOLINOS-LAFITT

L'Éducation du Foyer.....

LÉOUZON LE DUC

L'Empereur Alexandre II.

STERNE

Œuvres posthumes .....

NESTOR ROQUEPLAN

Regain : la Vie parisienne

THÉOPHILE GAUTIER

Salmis de Nouvelles.....

PIERRE BERNARD

La Bourse et la Vie.....

CRÉTINEAU-JOLY

Scènes d'Italie et de Vende

ÉDOUARD DELESSERT

Voyage aux Villes maudites

FRANCIS WEY

Le Bouquet de cerises.....

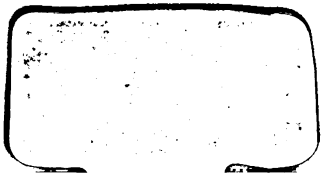
HENRI MONNIER

Mémoires de M. J. Prudhomme

L. LAURENT-PICHAT

La Paienne .....

MOLIÈRE (œuvres comp

Nouvelle édition par Ph. Chasles.....

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.